

NAZ.

zele III

I

LI

BIBLIOTECA NAZ.

Vittorio Emanuele III

LVII

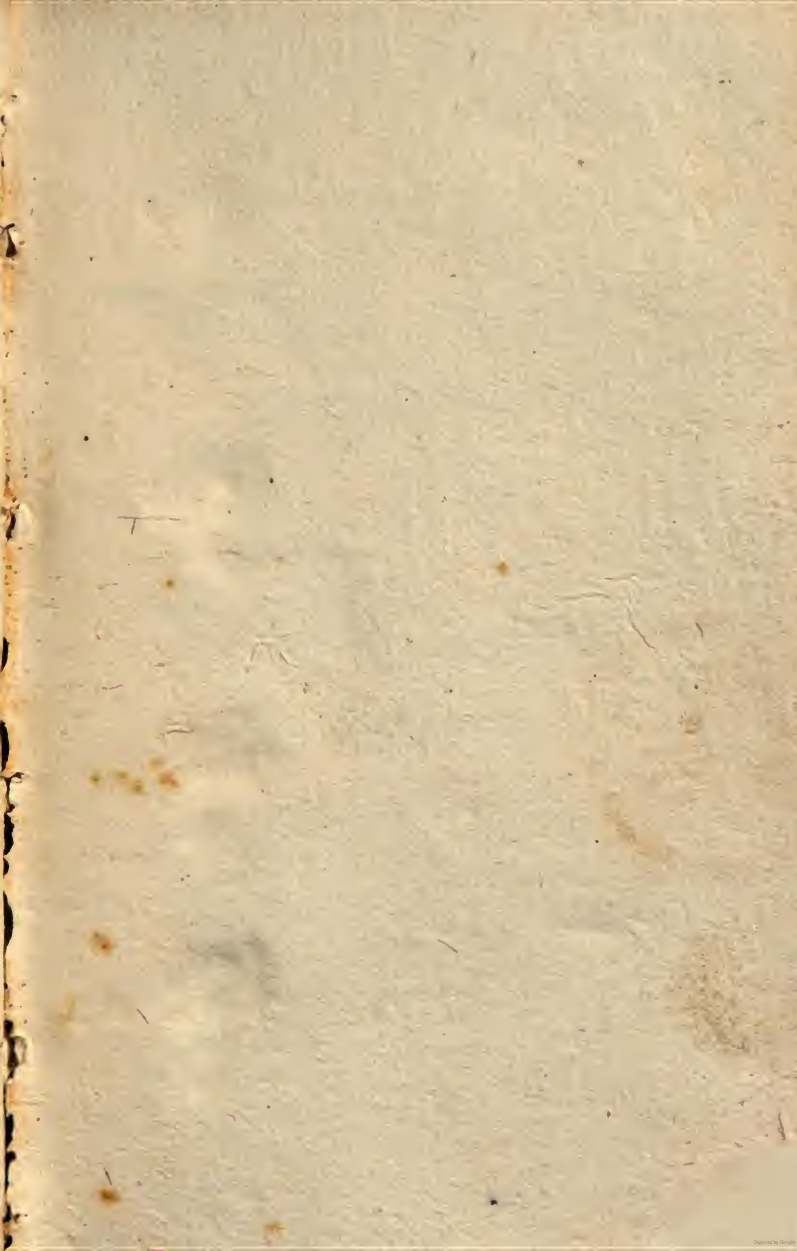
B

51

NAPOLI



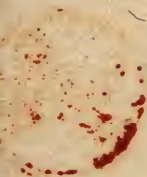




LVII

B

SI



HISTOIRE

CYRIEUSE

DE LA COVR

DV ROY

DE LA CHINE.

PAR le Sieur MICHEL BAY-
DIER, du Languedoc.

Nouvelle Edition.



A PARIS.

Chez Estienne Limouzin, 1671.

HISTOIRE

DE LA

CHINE

PAR

LE

ROI

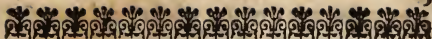
DE

FRANCE



1713

DE LA



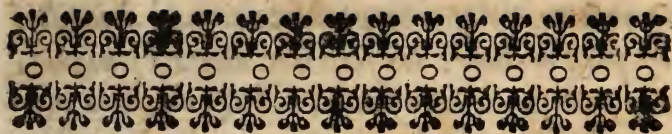
P R E F A C E

LE soin des hommes va chercher aux Indes, & dans tout l'Orient, les drogues, & les remedes qui purgent le corps des maladies qui le trauaillent. Et ce labeur va puisant dans les Histoires de semblables regions Orientales, des exemples, lesquels exposez aux yeux du public peuvent en les imitant oster plusieurs desordres, & guerir dans les esprits du temps les passions qui les troublent. Ce qui m'a porté à la tiffure de cét ouurage, sont les rares & eminentes qualitez des esprits Chinois, lesquels dans le monde particulier, où ils sont renfermez, fournissent des sages conseils, & des veritables maximes pour reformer les desordres des autres nations de la terre. Leur Histoire peu connuë des nostres, estant comme racourcie dans ce petit trauail, leur en descrit les moyens, la verité de laquelle sera moins criminelle en nos jours, que celle que nous pourrions faire reluire dans un plus gros volume, en descriuant ce que

nous auons veu, & les affaires qui nous sont
proches. Le sage & judicieux Lecteur verra
dans le récit de la Cour Chinoise, deux puissan-
ces tousiours agissantes, par lesquelles tout ce
grand & immense Royaume est heureusement
conduit: à sçavoir, la recompense assurée pour
la vertu, & la peine infaillible pour le vice, &
sans faire les frais d'un si long voyage, ny en-
courir les perils qui s'y rencontrent, pourra sans
partir de chez luy, en lisant ces fueilles, voir la
Cour de la Chine, estre present à ses pompes, &
y faire autant de séjour que son loisir luy permet-
tra. Il ne verra point la flatterie entrer pom-
peusement dans le Palais Royal, & en fermer la
porte à la verité: la feintise occuper la place de
l'amitié, ny la faueur desrober à la vertu ses
honneurs, & ses recompenses. Les flatteurs en
sont tellement bannis, que jamais Monarque
Chinois n'a eu sujet, comme ce Prince de l'anti-
quité corrompu par les delices, de les lier à une
roë pour laver dans l'eau les saletez de leurs
bouches, & exprimer en les contournant, l'in-
constance de leur vil exercice. Ces Courtisans
là n'appuyent point le poids de leurs prosperi-
tez sur des soustiens fragiles, comme l'Elephant

P R E F A C E.

la pesanteur de son corps sur un tronc à demy scié
 & prest à choir : les felicittez dont ils jouissent,
 ont pour fondement solide, la baze de leurs ver-
 tus. Il ne verra point par le cours des inconstan-
 ces qui maistrisent tout ailleurs, cette sage Cour
 changer souvent de face, & comme l'autel de
 Midas estre maintenant d'or pur, tantost de
 pierre commune, l'ordre que la sagesse y a estably
 la rend tousiours égale. Ce seroit une chose bien
 extraordinaire, d'y rencontrer un Courtisan
 aujourd'huy adoré comme un Dieu, & de-
 main chassé comme un Demon. Le merite de
 ceux de la Chine, a demonté la Fortune de sa
 roüe inconstante, & après l'avoir desarmée de
 ses aisles legeres, l'a assise sur la fermeté d'un ro-
 cher. Ainsi celuy qui lira ces cahiers, de quelle
 profession qu'il soit, y verra les Lettres en re-
 commandation, les Armes en estime, la Iustice
 reverée, & les Arts honorez : De sorte qu'ad-
 mirant les bonnes qualitez des Chinois, & en-
 viant leurs felicittez durables, il n'aura rien
 leur souhaitter, que la lumiere de la vraye Reli-
 gion qu'ils n'ont point, & dira en soy-mesme, que
 les vertus manquant de recompense se sont esloi-
 gnées de nous.



HISTOIRE

CVRIEUSE

DE LA COUR

DV ROY

DE LA CHINE.



LE Royaume des Sines, dont les anciens Historiens nous ont raconté les mœurs, est appelé par ceux du pays *Taybinco*, par les voisins *Sancley*, & par les peuples de l'Europe, la Chine : il a l'extremité de l'Asie, pour situation du costé du Levant, & du Midy les ondes de la grand mer Oceane le mouillent, vers l'Occident l'Inde haute le confine, & au Septentrion les Scythes & Massagetes sont les plus proches voisins

voisins. Il a de circonference ou de tour neuf mille, cinq cens seize lieuës mesures du pays, à la nôtre trois mille lieuës, de diamettre ou de long dix-huict cens lieuës. Dans ce vaste & immense espace, sont contenuës quinze belles & grandes Provinces, cinq cens quatre vingts onze citez, quinze cens quatre vingts treize villes, & vn nombre infini de bourgades: quinze villes sont les Metropolitaines, ou principales du Royaume, superbement & commodément basties sur des beaux ports de mer, ou aux rivages fertiles des grands fleuves nauigables. Les Provinces sont Pagueie, Canton, Foquien, Olan, Cinsay, Susuam, Tolanchie, Canfay, Oquian, Aucheo, Honam, Xanton, Quincheu, Chequean, Saxij ou Sancij, elles sont gouvernées chacune par la sage administration d'un Vice-Roy, excepté Pagueie & Tolanchie, qui sont regies immediatement par les soins de leur Souverain, & les advis de son Conseil: car c'est en elles qu'il reside, comme plus proches des Tartares, leurs anciens ennemis: afin que la presence Royale, comme le Soleil de l'Estat, dissipe les bröüillars & les nuages des troubles qui en vou-

droient obscurcir la gloire. La bonté du pays fait envie à tout le reste de la terre, les hommes y respirent l'air de l'Orient du monde: les vins, les grains, les fruiçts y sont en abondance, car la terre fertile les produit trois fois l'an: les laines, les cottons, les soyes, y sont en quantité, les senteurs s'y cueillent, les metaux s'y trouvent, l'or & l'argent abonde, les diamans y brillent, les perles s'y peïchent, la mer obeït à leurs navigations: les grands fleuves l'arrousent, & les Chinois peuvent dédaigner, & avoir à mépris le secours des autres hommes, & les commoditez de leurs Provinces. Aussi sont-ils enclos & renfermez comme dans vn autre monde, la nature leur aourny des grandes montagnes qui les y enferrent, & l'art par les soins du Roy Tzinçon a tiré vne muraille longue de cinq cens lieuës, fort haute & épaisse de plus de vingt-cinq pas, qui acheue de clorre ce que la nature leur auoit, ce semble, laissé à dessein, afin que connoissans leurs forces, ils fissent vn monde a part: quoy que l'Histoire die, que les courses & les ravages que les Tartares faisoient sur eux de ce costé-là, en auancerent le project, & leur firent haster l'ouvrage.

Les principales loix sous la sage conduite desquelles ils vivent au milieu d'un assésuré repos, comblez de toutes sortes de felicitez, sont premierement, que le Sceptre du Royaume Chinois ne puisse jamais estre converty en quenouille, & que les masses seulement, & non les femmes succedent à la Couronne. En second lieu, qu'aucun homme du pays ne soit si hardy de sortir les portes d'iceluy pour aller ailleurs, sans l'expres congé du Roy mesme, & non des Officiers, & qu'aucun autre de dehors n'y soit admis, & n'y puisse entrer sans la mesme licence: ainsi ils conservent inviolable la pureté de leurs bonnes coustumes, & avec l'ayde de cette grande muraille, empeschent l'entrée aux estrangers dans le Royaume, & leurs soins aux vices dans la Cour, qui sont ailleurs les domestiques des Courtisans. Que si d'aventure il se glisse quelque forain chez eux, il est aussi tost reconnu d'un chacun: car à ce dessein ils ont dés long-temps estably vne coustume parmy eux, qui est de faire escacher & applatir le nez à leurs enfans quand ils viennent de naistre: de cette sorte tous les Chinois ont le nez plat, & camard: ce qui fait qu'un

estrangeté en leur compagnie a le visage tout different du leur. En troisiéme lieu, que les charges de l'Estat ne soient point données qu'à des personnes grandement capables, & doüez de rares & excellentes qualitez. Qu'aucun homme ne soit estimé Noble, s'il n'est vertueux. Que les enfans des Grands ne puissent estre admis aux charges de leurs peres, ny prendre part à la gloire de leur reputation, s'ils ne les esgalent ou surpassent, attachans ainsi la Noblesse à la personne, & non au sang. En quatriéme lieu, que les enfans des Marchands & des artisans, pour si riches qu'ils soient, ne puissent monter plus haut, qu'à l'exercice de leurs peres, si ce n'estoit que quelque riche don de l'esprit en avantageast tellement quelqu'un par dessus les autres hommes, qu'il peut vrilement servir à l'Estat, & au public, alors, & par l'expresse permission du Roy après vne longue estude, & plusieurs exercices penibles, il est fait Loyrias, c'est à dire Noble, avec le lustre d'une pompeuse solennité; nous le dirons en son lieu. Cinquiémement, que l'oisiveté soit punie comme vn crime capital, & pour la bannir du Royaume, ils deffendent

sur

fur de grandes peines de donner l'aumosne à ceux qui la voudroient demander: car les pauvres mutilez de leurs membres, ou trauaillez de maladies, sont envoyez chez leurs parens, lesquels la loy contraint par force de se cotti-riser ensemble, & faire de quoy fournir aux alimens, & aux autres necessitez de ces pauvres affligez: que si les parens sont pauvres, la bourse du Roy, & la charité publique les nourrit dans les hospitaux, & des autres maisons fondées pour cette fin: mais les aveugles, & les boiteux qui peuvent travailler, ne mangent point le pain des pauvres, on les force de gagner leur vie, à tourner des moulins, & faire des autres ouvrages dont le gain fournit à leurs necessitez.

Or ce grand Royaume, sous la conduite de si bonnes loix, est gouverné par vn Roy souverain, qui séjourne ordinairement en la Province de Pagueie, ou Pagule, dans la ville de *Taybin*, ou autrement *Suntien*, qui signifie en leur langue, ville du Ciel: Marc Paul Venicien l'appelle aussi *Quinsay*, si grande qu'elle remplit d'admiration l'esprit de ceux qui en lisent l'estendue, & n'estant qu'un petit es-

chaptillon

chantillon du Royaume, monstre bien quelle est la piece : elle a de diamettre , ou de longueur, ce qu'un homme à cheval peut faire en un jour, car il faut tout autant de temps pour aller d'une porte à l'autre : sa largeur est de la moitié de cela , & son circuit tres-vaste : les faubourgs, qui sont plusieurs, contiennent tous ensemble tout autant que la ville : Les Chinois ont autrefois levé dans cette ville-la, aux urgentes necessitez d'une guerre importante, cent mille hommes de pied, & cent mille chevaux. J'estois present en l'an mil six cens seize , lors qu'un Flamand Iesuite fraichement arrivé de la Chine , racontoit au Roy , dans le Louvre , les merveilles de cette Royale Cité, il luy donnoit de longueur deux fois autant qu'il y a de Paris à Pontoise : les raretez qu'il en disoit sont conformes à l'Histoire, celui-là mesme parut dans le cabinet du Roy vestu à la Chinoise, dont l'habit estoit plaisant & agreable. Trois Palais Royaux sont bastis dans cette grande ville, l'un à l'entrée vers l'Orient, l'autre au milieu d'icelle , & le troisiéme tout au bout vers l'Occident : le Roy de la Chine a choisi le premier pour son logement , d'une
grandeur

grandeur si vaste , que pour en voir les particularitez , on n'y peut moins employer de quatre jours entiers: il est entouré de sept murailles si grandes & spacieuses, que dans la distance qu'il y a de l'une à l'autre , se tiennent aisément dix mille soldats , qui font la garde ordinaire du Palais. Le nombre des belles chambres, riches garderobes , & précieux cabinets, se monte à plus de cinq cens. Il y a soixante & dix-neuf salles, toutes richement construites, & d'un artifice admirable: quatre desquelles font ce qui est de plus remarquable dans ce Palais: la première est faite de fonte, curieusement élabourée, avec un grand nombre de figures : la seconde a le plancher & le lambris faits d'argent d'une riche valeur ; la troisième est d'or massif excellemment bien émaillé. Mais le lustre, l'esclat & le prix de la quatrième, surpasse de beaucoup les trois autres : elle est remplie de plusieurs joyaux de prix ; dans icelle reluit un Trône Royal tout couvert de diamans enchassés , & d'une si grande quantité d'escarboucles, qu'ils rendent avec les autres pierres précieuses, une telle lumière, que la salle en est aussi claire en la plus sombre

sombreniuct, cōme s'il y auoit plusieurs flambeaux allumez : cette quatrième s'appelle la salle du thresor du Roy, elle le contient aussi. C'est dans ces quatre salles que le Roy donne audience aux Ambassadeurs des Princes estrangers, & mesure l'honneur qu'il leur veut faire a la reception dans ces salles, car ceux des moindres Princes ses tributaires, ne sont receus qu'à la premiere salle: les plus eminens à la seconde : ceux des grands Rois qui ne le connoissent point, à la troisième, & quatrième. Il tient aussi sa Cour dans ces salles, & donne audience dans icelles aux principaux Officiers de sa Couronne. La Reine Mere du Roy, Marie de Medicis, Princesse, l'honneur & l'admiration de son siecle, qui a porté par le lustre de ses rares, & incomparables vertus, la gloire de son nom aux plus esloignées regions de la terre, luy envoya en l'année mil six cens seize, vn superbe present d'une riche tapisserie, & son excellente pieté avoit pour but en ce present, la gloire & l'honneur de celuy qui l'a fait naistre la plus grande Princesse du monde : car elle le faisoit, afin que ce Prince donnast plus libre accès à ceux qui alloient dans

dans son Royaume , retirer par la lumiere de l'Evangile les ames du faux culte des Idoles, & les mettre dans le chemin de leur salut. Ccluy qui auoit charge de la presenter, qui estoit ce Flamand dont nous auons parlé, m'assura que le Roy de la Chine feroit construire expres vne riche salle au niveau de la tapisserie, où il la feroit tendre , & l'estimeroit le plus precieux meuble de son Palais , car la Chine, qui a trouvé auant nous les plus belles inventions des arts, n'a pas encore celle de la tapisserie à haute lisse. Mais ce superbe Palais fournit au Roy les delices de la promenade , il y a de tres-beaux jardins émaillez de toutes sortes de fleurs, arroufés de fontaines d'eau claire, où le doux gasoüil de leurs petits bouillons, semond le ramage des oyssillons au concert naturel d'une agreable Musique, dans leurs belles allées, il charme les ennuis, & les soins qui suivent la Royauté, & naissent sous les Couronnes. Le nombre des femmes qu'il entretient, sont sa plus ordinaire compagnie, il se plaist à contempler sur leurs beaux visages plus de roses & de fleurs , que ses parterres n'en produisent. A costé de ses jardins , sont plu-

plusieurs beaux vergers qui rapportent toutes sortes de fruibts delicieux, & plus auant s'estendent des grands bois, les vns taillis, les autres de haute fustaye, où il prend quelques-fois les plaisirs de la chasse. Ils sont entourez par endroits de plusieurs larges estangs tous couverts d'oyseaux de riuere, parmy lesquels les Cygnes qui couurent d'un plumage blanc vne chair hideusement noire, paroissans les plus beaux aux yeux du Prince, font tacitement vne sage leçon, à son esprit, que les belles apparences du monde, & de la Cour, couurent plusieurs deformitez, & cachent des perfidies. Les Roys de la Chine l'ont souvent esprouvé: les divisions de leur Estat, les troubles d'iceluy, qui ont duré quarante & vn an, les trahisons & les massacres qui se commirent, mesmes aux personnes des Roys, sous les regnes infortunez de Yanthei, Laupi, Guitgey, Quiontey, & Sontey, en sont des veritables preuves dans leurs histoires.

Ce qui est cause aujourd'huy, qu'ils vivent grandement retirez dans leurs grands Palais, & au lieu de Pages, & de Gentils-hommes serans, ne sont seruis que par des femmes,

avec

avec lesquelles ils conversent ordinairement, leur donnent le soin de leur nourriture, & leur fient la conservation de leur santé : non que leurs personnes ne soient gardées par des hommes : car il y a, cōme nous auons dit ailleurs, dix mille hommes armez en garde hors du Palais Royal, sans conter ceux qui sont aux portés, & aux degrez du mesme Palais, & encore dans les salles. Car les Princes Chinois n'ont pas esté exempts de la malice des femmes. Le Roy Tronçon épris des singulieres beautez de la veuve de son Pere, trouua par ses poursuites dans la vaine jouissance de ses amours la perte de sa vie. Cette belle Reyne nommée *Cause*, qui le fut des malheurs de tout vn Estat, lassée des inquietudes du monde, & des vanitez de la Cour, les abandonna après la mort du Roy son mary, pour jouir loin d'elles, du calme & du repos, dans lequel l'ame jouissant d'elle mesme, trouue ses biens & les felicitez. Elle se renferma dans vn Monastere de Religieuses de la Chine, dans lequel le Demon, tous le culte des Idoles, se fait adorer par les plus belles femmes de l'Orient : là mettant à ses pieds la couronne qu'elle auoit

sur sa teste , se voile comme les autres & vit dans la simplicité de cét ordre. Tronçon, son beau fils, qui estoit plus idolatre de ses attraits qu'elle ne l'estoit des faux Dieux , en est ad-
verty, la suit : pour fournir d'exemple, que les Rois , aussi bien que les autres hommes , vivent en la chose aimée , la va entretenir à la grille, la cajole, luy persuade de quitter sō voile, & de remettre pour la seconde fois la Couronne Royale sur sa teste. *Cause* l'escoute , le croit, & sortant du Monastere , fait voir que-
bien souvent les devotions des femmes sont des vases de crystal qui se cassent au premier heurt, elle l'espouse. Mais que peut-il arriver de bien de cét inconstant destour, & virevolte du monde dans le Cloistre, & du Cloistre dans le monde ? Certes vne femelle volontairement defroquée est vn dangereux animal dans vn Estat , & dans vne famille. *Cause* reprend l'ambition qu'elle avoit soulée aux pieds , & pour regner seule, sous le nom de son Fils mineur, fait tuer le Roy Tronçon son mary; alors Maistresse de ses volonteze aussi bien que du Royaume, elle abandonne sa raison , son honneur , & la gloire de sa Majesté à ses lascives
passions:

passions: elle devient femme de plusieurs maris, ou amis, il n'y avoit Grand dans la Cour à qui ses embrassemens ne fussent permis, voire offerts. Cette sale vie d'une Princesse, qui devoit estre vn exemple de vertu dans l'Estat, offense tout le monde, comme vn scandale public: elle la couvre aucunement, se remarque: mais pour continuer ses desbauches, espouse vn homme de peu, qui luy permet tout. Les vices s'entresuivent, de cette vie lubrique elle passe à la cruauté: ses enfans plus soigneux de son honneur qu'elle mesme, tesmoignent seulement par leurs regrets, les desplaisirs qu'ils ont de sa mauvaise conduite: elle les fait esgorger pour faire succeder à la Couronne de la Chine, vn sien Neveu qui luy seruoit d'appuy, & d'adveu en ses lubricitez, dans lesquelles elle regna quarante ans, regne trop long pour vne mauvaise femme. Enfin les Chinois se lassent de ses desordres: ils envoient querir vn fils naturel de son mary, le couronnent, & le reconnoissent pour leur Roy: celuy-cy appelé Tantzon, se saisit de cette impudente, luy fait faire son procez, & la fait mourir par la main d'un bourreau. Ce fut la fin de la Princesse

Cause, qui auoit tant causé de desordres dans l'Estat, & laquelle fut enfin la cause de sa honteuse ruine.

Mais les Roys de la Chine ont depuis quelques siecles vescu grandement retirez dans leurs superbes Palais. Il y en a eu tel qui n'est jamais sorti en public, que le jour qu'il fut couronné Roy, & presta le serment accoustumé. Si le peuple les voit quelquesfois, c'est au trauers d'une vitre: & ils disēt qu'ils le fōt ainsi pour conseruer la dignité Royale, & le respect qui luy est deu, & de plus pour éviter les trahisons qu'on lui pourroit faire. Cette maniere de vivre ainsi reclus, ne diminuē point l'amour & la reuerence que les peuples doivent à leurs personnes : car les Gouverneurs & les Magistrats les sçavent bien maintenir, & les faire observer: & de plus, aux villes principales, des Provinces du Royaume, où les Vice-Roys font leur residence, ils ont accoustumé de pendre en lieu public vn riche tableau d'or pur, dans lequel le pourtrait du Roy est representé au naturel, voilé d'un rideau en broderie d'or.

Les Loytias, qui sont les Cheualiers, & les
Officiers

Officiers de la Iustice, vont tous les jours devant luy, luy faire des grandes & profondes reuerences, donnans au public cét exemple d'un respect exterieur envers leur Souuerain, qui excite souvent l'amour interieure. Les jours des festes solempnelles qu'ils celebrent aux nouvelles Lunes de chaque mois, on dévoile ce tableau: le peuple le voit à decouvert, & vn chacun y accourt pour le saluer.

Dans le perpetuel sejour doncques de ces delicieux Palais, les Monarques de la Chine n'ont presque point d'autre conversation ny compagnie ordinaire, que des femmes: car outre celles qui les seruent, qui sont en grand nombre, ils ont trente Concubines, les plus belles qui se peuvent trouver dans leur Royaume, & vne seule Reyne qu'ils espousent, & font compagne de leur Sceptre. Ils auoient accoustumé jadis, lors qu'ils vouloient se marier, d'inviter à la pompe d'un festin Royal & solempnel, tous les Cheualiers, & plus grands Seigneurs de la Cour, & leur commandoient d'y mener avec eux leurs fils, & leurs filles: ceux-là le faisoient, avec dessein de pouoir loger dans le throsne de la Chine quelque vne

de leurs filles & apportoit à l'avantage de leurs beautez tous les ornemens de l'artifice: Le festin achevé ces filles estoient placées dans vne grande salle selon l'ordre de leur race, & non le rang de leur qualiré. Alors le Roy s'il n'estoit pas marié, & s'il l'estoit, les Princes ses enfans venoient dans cette salle entretenir les Dames, & choisir de leur nombre celles à qui les graces, & les perfections de leurs beautez auoient donné plus de pouvoir de captiver leurs affections par la douceur de leurs charmes. Les Infantes, filles du Roy, en faisoient le mesme dans le nombre des jeunes Chevaliers qui avoient esté du festin: elles avoient la liberté de choisir de leur troupe, celui qu'elles jugeoient avoir plus de merite pour estre leur mary. Mais les choses du monde passent, & plus legerement celles de la Cour, cette coustume est esteinte. Les Roys de la Chine se marient tous maintenant à leurs parentes, le premier degré de proximité seulement observé, & quelquesfois le second. Après qu'un Roy a ainsi pris femme, il choisit trente amies, que la loy de sa Religion luy permet de tenir. Ce sont ordinairement les plus belles

belles de son Estat : celles-là ne pouvant arriver à l'honneur d'estre leurs femmes (il n'en espouse qu'une) font gloire neantmoins de jouir de ses embrassemens. Elles sçavent que les enfans qu'elles en auront seront legitimes, & qu'apres sa mort elles seront honorablement pourveuës , & mariées aux plus Grands de la Cour. Car dès son vivant il fait son testament , avant qu'estre malade , leur laisse du bien, & nomme pour leurs maris trente Chevaliers de la Cour, des plus signalez qui sont à marier. Apres qu'il est mort, & que ses obseques sont parachevées , celui qui a succedé à la Couronne, fait superbement vestir, & parer de toute sorte de précieux joyaux ces trente femmes qui ont seruy à son devancier , & les fait ranger dans des belles chaires au milieu de cette quatriéme salle , dont nous avons parlé cy-devant, & leur fait voiler le visage, en sorte qu'elles ne peuvent estre reconnues. Alors il appelle dans la mesme salle les trente Chevaliers que le Roy deffunct a nommez par son testament , lesquels selon l'ordre de leur ancienneté ou celui de la nomination du testament, vont chacun l'un apres l'autre , prendre

par la main vne de ces femmes ainsi voilées, & la menent, sans decouvrir son visage, incontinent en leurs maisons, où ils voient ce que le sort leur a donné, & éprouvent bien-tost si le Prince mort leur a fait vn legat agreable, ou importun, car dès lors ils les tiennent pour leurs femmes.

Les autres Dames de la Cour sont mariées, non selon leurs desirs, ou les aveugles passions de l'amour: mais selon la volonté de leurs parens, qui leur sçavent choisir des hommes dont l'age & le merite ne soit pas inégal à leur jeunesse, & à leur condition. C'est la coustume de la Chine, que les maris dotent les femmes en les prenant: car elles ne leur apportent autre chose que leur beauté & leurs vertus: ils leur content l'argent promis avant que les espouser, & celles-là le donnent à leurs peres & meres, pour vne legere reconnoissance du soin qu'ils ont eu de les nourrir. Ainsi il semble que l'injustice de cette loy, force les hommes d'acheter quelquefois bien cher vne mauvaise marchandise; quand dans les mariages ils rencontrent des esprits indiscrets, & des humeurs inégales & fascheuses. Mais vne autre loy adoucit

adoucit leur déplaisir, s'ils en conçoivent: car les ayant acheptées, elle leur permet de les revendre, ce qui n'arrive pourtant que fort rarement. Les Dames de la Chine sont nourries si honnestes, qu'elles donnent à leurs maris plus de sujet de les cherir, que de les mettre hors de leurs familles: Le merite de leur vertu, a porté la gloire de leur reputation jusques à nos contrées, elles qui sont esloignées de nous de tant de milliers de lieuës, & habitent l'extrémité du monde, pour exemple aux Dames vertueuses, que la renommée de leurs perfections ne sera jamais esteinte. La vertu de ces Dames Chinoises estant creüe avec elles, s'est rendüe solide par le temps: car dès leur bas âge on les nourrit à l'amour de l'honnesteté, & à la haine du vice, on les enferme perpetuellement, & on les occupe sans cesse, afin que l'oïveté, mere nourrice des vices, ramolissant leurs esprits, ne les precipite en quelque desordre. Ce soin de les eslever ainsi, est expressement commandé aux parens par la loy inviolablement observée il y a plusieurs siecles dans le Royaume de la Chine, establie par le premier Roy qui en porta le Sceptre, appelé *Vitey*. Ce Prince

Prince sçachant que l'oïveté des femmes, avoit fait naistre dans le monde plusieurs débauches, qui avoient ruiné les Republiques, perdu des Estats entiers, & de son temps travailloient plusieurs Royaumes, ordonna sur de grandes peines, que les femmes des artisans eussent à travailler au mestier de leurs maris, & celles des autres hommes s'occupassent aux ouvrages de l'aiguille, où à filer du lin. Cette loy fut si estroitement observée, qu'il voulut que la femme mesme y obeït. Ainsi les femmes de la Chine travaillent sans cesse, & la Reyne mesme qui porte aujourd'huy la couronne de ce Royaume-là s'est continuellement occupée à filer de l'or, de la soye, où à faire quelque riche ouvrage à l'aiguille, qui serve d'ornement à l'Autel de ses vaines Idoles. C'est ce qui fait qu'on ne voit quasi jamais des femmes par les rues, elles sont occupées en toutes leurs maisons: que si quelques Dames de la Cour sortent en public (ce qui arrive fort rarement) c'est pour visiter leurs proches parens, quand ils sont dangereusement malades: elles y vont à couvert dans des chaises portées à bras, où au travers des petites grilles

grilles mignardement faites d'or ou d'argent, elles voient sans estre veuës. Vne autre invention des Roys de la Chine, qui ont aimé la pudicité des femmes, ne sert pas de peu à retrancher leurs courfes, & vaines promenades: ils establirent que les meres fussent soigneuses de faire serrer les pieds à leurs filles au berceau, afin qu'ils ne cresfent: persuadans à leur sexe credule, que la beauté d'une femme consistoit à avoir le pied petit, & de fait elles le croient si fermement, & se le pressent si violemment en leur jeune âge, qu'elles en sont incommodées, & quasi estropiées, ce qui est encore vne autre raison pourquoy elles gardent si volontiers leurs maisons. Il seroit bien difficile de leur persuader le contraire de cette opinion, & de destourner leurs elprits de cette folle cruauté, de ghenner ainsi leurs pieds dans l'estat de leur innocence: car si quelqu'une d'elles avoit le visage d'un Ange, & le pied mediocrement grand, elle croiroit estre la plus laide creature du monde. Il est vray que cette vaine croyance d'estimer celles-là belles qui ont le pied fort petit, n'est pas seulement d'aujourd'huy dans l'Asie, quelques Orientaux l'ont

l'ont autrefois suivie avec tant de passion. Elian raconte au treizième livre de ses diverses histoires, * & au chap. trente-trois, que la belle Rhodope de la ville de Naucratis, se baignant vn jour dans le crystal liquide d'une agreable fontaine, avoit laissé son deshabiller à ses bords, sur vn tas de roses que sa Demoiselle avoit cueillies, lors qu'un Aigle qui cherchoit sa proye, vint ravir vn de ses patins, & l'emporta. Cét oyseau qu'on a creu estre le messager de la guerre, & porter les foudres du Ciel, le fut alors de la paix, & de l'amour. Car s'estant perdu dans les nuës, il alla fondre bien loin de là dans la ville de Memphis, qui est maintenant le grand Caire, & laissa cheoir le patin aux pieds du Roy, qui gouvernoit pour lors l'Egypte. Ce Prince jugeant de la forme du pied par le patin qui estoit extrêmement petit, & par le pied la perfection de la Dame, la creut assez belle, pour meriter d'estre couronnée Reyne de son Estat, & la compagne de son Sceptre. Il envoya de toutes parts des hommes qui s'informassent, qui estoit la Dame à laquelle vn Aigle avoit ravi

vn

* Strabon le dit aussi au l. 17.

vn foulier : ils la trouverent (cette fortune estoit trop grande pour la fuir en se cachant) l'emmenèrent à leur Prince , qui la prit à femme.

Ainsi les beautez Orientales sont à petit pied : & de cette fole opinion , les sages Politiques de la Chine ont tiré ce bien , que de contenir par elles les femmes dans leurs maisons. Elles sont proprement & richement vestuës de draps de soye , & d'or : les perles , les diamans, & tout ce que l'avarice des hommes a pesché dans les ondes, & deterré des mines, y est aussi bien en vſage qu'en Europe. Leurs habits approchent aucunement de ceux des Dames Espagnoles , & leurs riches coiffures ne sont point empruntées , elles sont faites de leurs propres cheveux mignardement tressez & entortillez avec des petites tresses d'or , & relevez au feste de la teste en forme de couronne ferrée , ou ceinte d'un bandeau couvert de pierreries. Toute cette pompe, quoy qu'elle despende de la vanité du monde , est neantmoins d'accord avec leur chasteté , car elles ont tousiours eu , comme nous avons dit ailleurs, la gloire d'estre fort pudiques.

Les

Les Rois de la Chine ne meurent presque jamais sans enfans mâles, le nombre des femmes, dont nous avons parlé cy devant, leur fournit assez d'heritiers de leur Couronne. Le premier qui vient à naistre de quelqu'une d'icelles est le legitime successeur de l'Estat : les autres sont nourris ensemble tous les Princes du sang Royal, dans des villes esloignées de la Cour, que le Roy leur assigne pour leur appennage, où ils vivent avec toutes sortes de plaisirs dans des superbes Palais. Mais il leur est defendu à peine de la vie, de sortir de ces Palais, & d'aller jamais à la Cour, si le Roy ne les y appelle: les plus remuans ne peuvent sortir de leurs Palais, sans encourir la mesme peine. Ces deffences neantmoins ne diminuent point le respect que l'on doit à leurs personnes, les Gouverneurs de la Province, & des villes, sont obligez de les aller visiter tous les jours de feste, qui sont les premiers jours de chaque Lune : les mesmes, ensemble les Magistrats passans à cheval devant leur porte, doivent, par reverence, mettre pied à terre, & s'ils sont dans des chaires, descendre à bas, & aller à pied, sans suite, & sans pompe, jusques à ce qu'ils

qu'ils ayent passé le logis, les portes duquel, afin que personne ne le puisse ignorer, sont peintes de la couleur de la livrée du Prince. Ainsi l'Estat de la Chine jouit, loin des troubles des guerres civiles, de la douceur du repos: & les Princes du sang Royal, vivent loin des inquietudes de la Cour, en seureté de leurs personnes, au milieu de toutes sortes de plaisirs & de recreations, respectez & honorez comme des demy-Dieux, sans que le soin des affaires de la Province où ils vivent, trouble en aucune façon le calme, & la tranquillité dont ils jouissent.

Les Courtisans du Roy de la Chine sont tous Loytias, c'est à dire Chevaliers, ils sont de deux sortes: les vns le sont par le merite des lettres, les autres par la valeur des armes: & l'on ne voit point dans leur nombre aucun homme que l'aveugle temerité de la fortune, ou le vent de la faveur de la Cour ait eslevé à cette dignité: ils n'y montent que par les degrez de la vertu, laquelle y conduit les vns en cette sorte. Les Visiteurs generaux que le Roy, de l'advis de son Conseil, envoie de trois en trois ans, par les Provinces de son Royaume, dans

dans l'exercice de leurs charges, n'ont rien de si recommandable que de voir les jeunes hommes qu'on esleve dans des Colleges, pour les rendre capables de servir le public. Ils les examinent, choisissent les plus beaux esprits, & les ayant trouvez capables d'estre employez à cela, les font Loytias de la part du Roy, c'est à dire Chevaliers, leur en donnent & les privileges & les marques. Celles-cy s'ont vne ceinture d'or & d'argent, & vn chapeau garny de deux bouquets d'or en façon de palme, ayant deux fanons pendans par derriere, comme ceux qui sont aux mitres de nos Evesques; leur font prester le serment solennel, qui est de servir fidèlement & soigneusement le Roy & le public, aux charges dont on les honorera; qu'en l'exercice d'icelles ils ne prendront aucun present de quelque personne que ce soit, ains se contenteront de la pension que le Roy leur donnera, suffisante pour servir à leurs necessitez, & au lustre de leurs dignitez. La pompe, & les magnificences qui se font aux iours qu'on fait ces nouveaux Chevaliers, tesmoignent vne resjouissance publique, que la vertu soit eslevée aux charges d'honneur, & l'Em-
pire

pire soit servi & regi par des gens bien faits. Dés lors ces Loytias partent avec les nouvelles marques de leur nouvelle dignité, s'en vont à la Cour, visitent le Chef du Conseil du Roy, & les autres Ministres de l'Estat, ceux-cy les recoivent, & les caressent: leurs noms sont aussi-tost écrits dans vn livre, qui sert à celz: on leur commande de sejourner à la Cour, attendant que des charges vaquent, dont on les puisse pourvoir: pendant ce tems là ils se polissent, & adjoûstent à l'acquisition des lettres, celles de la pratique du monde, se rendent capables de bien faire: quand doncques les occasions s'offrent de les pourvoir, les vns sont envoyez Gouverneurs en vne Province, les autres Lieutenans en vne autre, & quelques-vns Iuges souverains. L'autre sorte de Loytias ou Chevaliers sont faits de grace (disent les Chinois) & par la volonté du Roy, qui sont les Thresoriers du Royaume, les vieux Capitaines qui ont dignement servi. Mais ie ne voy pas là vne extraordinaire faveur à cette seconde creation de Chevaliers: car bien que ceux-cy ne le soient point par examen, comme les autres,

qui sont sçavans, quelle grace leur fait on-de donner à leur valeur ce qu'elle a bien mérité, au milieu des hazards & perils ordinaires de la guerre : Aussi la loy de la Cour de la Chine, ne refuse à personne la recompense de sa valeur : le moindre petit soldat la peut pretendre, & la peut obtenir. Que l'on vid à la Chine vn soldat estropié dans les tranchées, estre reduit à demander l'aumosne par les carrefours des villes, on l'imputeroit à crime à qui le souffriroit, & le Royaume s'estimeroit indigne d'avoir des hommes qui le servissent au besoin. Ces derniers Chevaliers ne sont jamais pourvus des Gouvernemens des Provinces ou des villes, la loy de l'Estat les donne à ceux qui ont des lettres, lesquelles sont en estime dans leur Royaume par dessus toutes les choses du monde. Ces Loyrtias, ou ces Courtisans, sont vestus ordinairement de soyes de diverses couleurs, des robbes & des sayes les couvrent : les Gouverneurs, & ceux qui ont les principales charges de l'Estat, portent leurs sayes brodez d'or & d'argent depuis la ceinture en bas : ils ont tous des bonnets longs, ils portent au milieu de la teste

vne

vne touffe de longs cheveux superbement tressez & entortillez avec de l'or: la superstition maistresse de leurs esprits leur a conseillé cette mode de perruque : ils croyent qu'à leur mort ils seront enlevez au Ciel par cette poignée de poil. Leurs Prestres, plus orgueilleux que cela, n'en portent point, & ont la teste rase: car ils preschent qu'ils ont assez de pouvoir, par le merite de leur condition, de monter au Ciel d'eux-mesmes, sans qu'on les y tire de force & de violence par les cheveux: mais les vns & les autres se travaillent en vain, le Ciel ne reçoit point d'Idolâtres, soient-ils à longs cheveux, ou à poil ras. Ces Courtisans portent encore les ongles de la main gauche extraordinairement grandes, à pareil dessein que le poil, comme s'il ne falloit que grimper pour aller au Ciel. Certes, la Cour a tousiours esté le séjour de plusieurs fols, & les esprits des Courtisans y forgent des fantômes estranges, & ridicules. Cette difference ay-ie remarqué dans leur histoire, que ces hommes à longues griffes, & à longues ongles, ne rafflent, & ne prennent pas tant que ceux des autres contrées qui les

ont plus courtes. Leur langage est grandement poly & tout different de celuy des autres hommes de la Chine : leur ordinaire entretien , quand ils sont ensemble , n'est pas comme ailleurs de choses frivoles & sortes, ny de honteux rencontres, de sales exercices d'un bordel, mais bien des affaires politiques: ils proposent des questions d'Estat, disent les moyens de conserver vn Royaume , racontent ceux qui seruent à l'accroistre , & appuyent leurs discours de quelque exemple tiré de leur Histoire. Leur port est grave , & leur visage serieux , quand ils sortent en public , ils sont portez dedans des chaires d'ivoire, ils tiennent tousiours l'œil fiché sur vne mesme chose , avec la severité qu'on leur a enseigné dès leur enfance. Leurs gardes & leurs serviteurs sont autour d'eux , & leurs amis les suivent: on mene apres eux plusieurs chevaux de parade, & on porte plusieurs pareols pour les deffendre de la chaleur , & de l'incommodité du hasle : s'ils sont déjà pourvus de quelque charge ou gouvernement dans l'Estat , plusieurs Officiers de Iustice marchent devant eux pour faire place : quelques

ques-vns portēt des gros roseaux endurcis au feu, pour punir ceux qui dans leur chemin se trouveroient convaincus de quelque legere insolence. Vn de la troupe porte devant sa poitrine vn tableau brodé de franges d'or, dans lequel est écrit en grosses lettres, le pouvoir de celuy qui marche en cette pompe. Quand ces Courtisans se rencontrent ils se saluent en ceste sorte : ils estendent les bras, & les courbent en forme d'arc, puis entrelasent les doigts des deux mains les vns dans les autres, font vne profonde reverence, accompagnée de quelque honneste compliment, comme celuy-cy : *Si j'avois aussi aisément la rencontre des occasions de vous servir, que ie l'ay de vostre personne, ie vous témoignerois sincerement combien je vous suis acquis, & vivrois le plus content homme de la Cour.* Ils se disent aussi bien souvent, *Je vous souhaite toutes sortes de felicitéz, non pas autant que vos vertus meritent, le monde n'en a pas assez, ce seroit vous souhaitter l'impossible, mais autant qu'on y en peut avoir.* Le compliment achevé, ils sont long-temps à debattre courtoisement qui partira le premier pour conti-

nuer son chemin. Les hommes de moindre condition, comme seroyent les simples bourgeois, vsent en se saluant de cette maniere: ils serrent la main gauche, la couvrent de la droite, & les portans toutes deux sur la poitrine s'enclinent grandement pour faire la reverence, & prient par vn honnesté compliment celuy qu'ils saluent, de croire que leur amitié n'est pas seulement en l'exterieur de la ceremonie, mais aussi qu'elle a son principal siege dans le cœur, où ils jurent de la conserver inviolablement: ce dit, ils passent, & continuent leur chemin. Certes, il n'y a point de nation, pour rude & barbare qu'elle soit qui n'ait receu les loix de la courtoisie, & ne les ait cheries. Et ceux qui les rejettent cruëment aujourd'huy, sont des esprits brutaux, qui n'ont rien de l'homme que l'exterieur. Quand l'esloignement des lieux où ils sont, leur empêche les complimens ou l'entretien de bouche, ils le font par des lettres missives, avec la politesse de la Cour Chinoise: ils dorent toute la marge de leur papier tres-fin, qui est fait de toile de roseaux, l'enluminent, & écrivent dans le milieu, ce que leur affe-

tion ou la courtoisie leur dicte : ils mettent la lettre, sans la fermer, dans vne bourse faite du mesme papier mignardement bien dorée & peinte, la ferment & la cachettent: ces missives ainsi dorées se vendent chez les Libraires de la Cour, & mêmes toutes écrites, sans qu'il y reste rien à faire qu'à les signer: & l'usage en est si ordinaire parmy les Courtisans, qu'eux mêmes en se visitant, s'en donnent les vns aux autres pour plus grande assurance d'amitié. Car les complimens, qui ne sont qu'en paroles, n'ont point d'autre appuy que le vent, & ceux qui sont par écrit demeurent pour gage de ce qu'on promet. Ainsi par les regles de la courtoisie, & l'estroite observance des loix du Royaume, ces Courtisans Chinois vivent dans le calme & dans le repos, & leur discretion a banni de la Cour la temerité des querelles mal fondées, & la fureur des duels: non toutesfois que l'innocence qui a conduit les autres vices à la Cour, n'y ait conservé sa place, pour induire les plus susceptibles de ses conseils, à offenser les autres de parole: ce qui arrive quelquesfois parmi eux, quand ils se disent

des injurés, qui nous sont aussi ridicules, qu'elles leur sont sensibles, parce qu'elles ont l'appuy de l'offense sur les Oracles de leur Religion, car vne de leurs Propheties menace leur tranquillité d'un trouble en ce sens : *Qu'un jour viendra, qu'ils seront suiets à des hommes qui auront la barbe longue, le nez aquilin, & les yeux grands, & semblables à des yeux de Chat.* Ainsi ces hommes depeints de la sorte, leur étans odieux, par opinion, quand ils veulent injurier quelqu'un, ils l'appellent yeux de Chat, qui est parmy eux la plus grande injure dont ils puissent attaquer l'honneur d'un homme de bien. Quand dans le commerce de la Cour leur ambition poursuit quelque affaire, ils en veulent sçavoir l'évenement avant qu'il arrive, & à cette fin ils jettent leur sort ordinaire, dont ils usent en cette façon : Ils ont deux petites pieces de bois, comme deux coquilles de noix, attachées ensemble par un filet, & apres avoir invoqué l'assistance de leur Idole, les iettent en sa presence : & si ces pieces de bois se rencontrent toutes dans le creux sur la terre, ils esperent dans leurs affaires l'accomplissement

ment de tous leurs souhaits : si au contraire elles sont renversées le creux en haut, ils vomissent toutes sortes d'injures contre leur Idole, & recommencent à ietter le sort : que s'il persevere à ne rencontrer pas bien, ils prennent l'Idole, la battent, la mouillent dans l'eau, & souvent la grillent au feu, & continuent leur sort jusques à ce qu'il leur soit favorable. Alors ils reprennent l'Idole, l'embrassent, la remettent avec toute sorte d'honneur sur son Autel, luy chantent des hymnes, & luy offrent du vin, & les plus exquises viandes qu'ils peuvent trouver. Certes, dans la maniere de ces Courtisans Chinois, on voit en quelque façon le pourtrait de l'impieté de quelques autres, qui vivent dans vne meilleure Religion, lesquels dans les desordres de leurs affaires, prennent le Ciel innocent à partie de leurs infortunes. Ces Courtisans de la Chine ont encore vne autre façon de sort : ils iettent dans vn vase plusieurs petits batons, sur chacun desquels est écrite vne lettre de leur Alphabet, & apres avoir bien remué le vase, ils en tirent vn par la main d'un petit enfant, voyent de quelle lettre il est

marqué, & cherchent apres dans vn livre le feuillet qui commence par cette lettre, le lisent, & interpretent au bon ou mauvais succez de leurs desseins, ce qu'ils trouvent écrit dedans. Ainsi par tout les hommes sont hommes, & par tout la Cour est vne mer, où l'ambition vogue, & tire à rames & à voiles vers l'accomplissement de ses desseins, & n'épargne pour y arriver aucune sorte d'invention pour sinistre qu'elle soit. Leur devotion qui n'a pour objet que du bois & de la pierre taillée & figurée en Idoles, est encore de la Cour, c'est à dire froide, faite par maniere d'acquit, & dans les langueurs d'une molle negligence: & leurs sacrifices sont en quelque façon l'image de l'amour propre des Courtisans. Ils retiennent pour eux les meilleures parties de ce qu'ils immolent, & donnent à leurs Dieux ce qu'ils refuseroient eux mêmes: s'ils esgorgent vne genisse, ou tuent vn sanglier, ils donnent à l'Autel seulement le bout des oreilles: s'ils sacrifient des volailles, ils y offrent les ongles & le bec, & mangent tout le reste: les grands vases de vin y sont presentez, mais ils les boivent, apres en auoir consacré

consacré & épandu seulement quelques petites gouttelettes: car à la Cour, tout pour foy, & presque rien pour le Ciel. L'Histoire les accuse de manquer de foy & de promesse: elle dit qu'ils n'en mesurent la durée que par leur propre interest, & ne la gardent qu'autant qu'il y consent: aussi que peut-on espérer de bon des hommes & des Courtisans, qui sont toujours dans les delices. La fertilité du terroir, la douceur & temperament de l'air: la tranquillité de l'Estat, l'affluance des richesses, & d'avantage la fausseté de leur Religion idolatre, les plonge & les embourbe dans toutes sortes de plaisirs, ennemis capitaux de la vertu. Les moins voluptueux de leur troupe sont ces Loytias de lettres, que leur condition, & leur employ ordinaire aux plus importantes affaires de l'Estat, tient toujours dans le travail, lequel estant de foy incompatible avec les vices, enfans de l'oïiveté, les étouffe en leur naissance. Quand ces Courtisans vont à la campagne, ils se servent de carrosses qui vont à voile sur terre, aussi bien, & presque aussi vite què les Navires sur mer: conduit & maistrise tout à la Cour:

& si à la Chine les coches des plus qualifiez vont à la voile, ailleurs les esprits des Courtisans vont au vent : car si le monde n'est que vanité, la Cour, qui en est la quinte essence, vend, donne, suit, adore le vent.

Le Roy de la Chine est servi & suivi de tels Courtisans, mais son Conseil fait la plus saine & meilleure partie de sa Cour : car les Roys ne peuvent estre sans luy, qui est (quand il est bon) la conservation, voire l'accroissement de leurs Estats, & sans le Conseil les plus puissantes Monarchies se perdent & se ruinent par le poids de leur propre grandeur. Le Roy de la Chine choisit ses Conseillers parmy les plus doctes, plus experimentez & plus sages de son Royaume : dans le choix & l'eslection qu'il en fait, la faveur n'a point de voix : le merite seul & la vertu, y parlent : car ce Prince pratique aussi bien qu'aucun autre Monarque de la terre, l'avis du plus sage des Roys, qui conseille à ses semblables, *De n'admettre point en leurs Conseils des esprits malfaits, ignorans & étourdis, qui se portent en leurs passions les poussent.* Les Conseillers d'Estat Chinois doivent avec la probité

probité de leur vie , & l'intégrité de leurs mœurs estre doctes aux loix du Royaume, & avoir pris le degré de Loytias , estre sçavans en la Philosophie morale & naturelle, & bien versez en l'Astrologie judiciaire. Leur Religion demande tres-expressément cette dernière partie , parce (dit-elle) que ceux qui sont au timon de l'Estat , doivent par cette science avoir vn œil dans l'advenir , prevoir les tempestes & les orages, eviter les écueils se garantir des naufrages, & conduire heureusement leur Navire. Ils sont treize en nombre douze Conseilliers , qu'ils appellent Auditeurs , & vn President qui est parmy eux , ce qu'est vn Chancelier en nos contrées. Ils tiennent le Conseil dans le Palais Royal ; la salle où ils s'assemblent est digne de la pompe & magnificence du Monarque Chinois ; douze superbes sieges y sont dressez pour leurs fonctions, six d'argent massif, & six d'or pur ; au milieu desquels, sous vn dais de toile d'or orné de deux serpens entortillez tissus d'or, qui sont les armoiries Royales , en reluit vn d'or fin & massif, enrichy de pierreries , dans lequel se sied le President du Conseil , ou le

grand Chancelier de la Chine. Certes, cêt auguste appareil de ces Conseillers d'Estat est digne du métier dont ils se meslent : car si le Conseil est quelque chose de divin & de sacré, comme découlant de Dieu, il ne faut pas trouver étrange, si à la Chine on l'honore de même. Ces hommes donnent dans ces riches sieges les meilleurs & les plus sains avis pour la gloire de leur Prince, le bien de son Estat, & le soulagement du peuple : leur vie sans reproche, & la sagesse de leurs esprits, leur donnent des lumieres pour dignement servir leur Roy. C'est aussi de tels hommes qu'on apprend les sages maximes pour bien gouverner, & non des Conseillers que l'avarice inquiete, que les delices divertissent & corrompent, que l'ambition enfle, & esleve: car qui est celuy qui chercheroit vne vive source dans vn talc borbier, ou puiseroit de l'eau trouble pour boire, dit vn sage Conseiller & Chancelier de l'antiquité. Quand quelqu'un de ces hommes d'Estat meurt, celuy qui le suit en ordre de reception occupe sa place, par la loy si estroitement observée dans la Chine : *Que les services d'un chacun aient*

*la recompense que leur condition peut pretendre. Ils montent doncques de degre en degre, sans qu'il soit besoin d'en demander la permission au Prince. Mais pour remplir la dernière place, le Conseil élit le plus expérimenté & le plus sage du Royaume: s'il est absent, il luy mande de venir: estant arrivé le presente au Roy, qui confirme ou desavoüe son élection, ce dernier n'arrive presque jamais. Le nouveau Conseillier élu fait en cette sorte le serment entre les mains du Roy: *Qu'il rendra justice à un chacun selon les loix du Royaume, & qu'en cét exercice, ensemble en la nomination des Gouverneurs ou Juges de l'Estat, la passion ny l'affection ne supplanteront jamais en son endroit la vertu & le merite, qu'il ne recevra point aucuns presens: qu'il conservera avec toute sorte de soin la paix du Royaume, avertira le Roy & son Conseil de ce qu'il pourra sçavoir contre son service.* Apres ce serment solennel, il est mis en possession de sa charge dans vn des treize sieges de la salle du Conseil. La ville Royale en celebre la solennité, tout le Royaume en feste le jour, & le peuple s'en réjouit, par des ieux &*

festins publics : Et certes les passagers ont raison de se réjouir , lors que des sages pilotes sont appelez au gouvernement & à la conduite du vaisseau : car vn Roy qui croit conseil , n'a besoin que d'hommes sages & bien advisez , qui le conseillent sans passion. Le seul President de ce Conseil peut parler au Roy, quand il le fait c'est toujours à genoux, avec vn singulier respect : lors que celuy-cy est malade, c'est le plus ancien Auditeur des sieges d'or. Heureux, à la verité, les hommes Chinois, qui vivent dans vn Royaume , où la vertu reçoit ses honneurs & sa recompense : mais encores plus heureux, si le culte du vray Dieu les conduisoit à l'eternelle felicité , par les voyes d'une meilleure Religion que celle qui les destourne. Or quoy que le Royaume de la Chine soit d'une tres-grande estendue, comme nous avons déjà dit , neantmoins ce Conseil du Roy est averty tous les mois de tout ce qui se passe dans les Provinces les plus esloignées de la Cour : les Vice-Roy's ou Gouverneurs sont obligez , par la voye de la poste , d'en donner continuellement advis. Le President du Conseil l'ayant

receu

receu en rend compte au Roy, & l'informe tres-exactement de tout ce qui se passe dans son Royaume: & si le desordre de quelque Province oblige le Conseil d'y depêcher quelqu'un de la Cour, cela se fait avec vne incroyable diligence, & avec le secret que demandent bien souvent les affaires d'Estat. Celuy qu'on y envoie, part sans qu'on le sçache, y arrive à l'inconnu, s'informe de ce qui s'est passé, & apres, s'il en est besoin se fait connoître & monstre son pouvoir. Au reste ces Conseillers d'Estat, non pas à la douzaine, comme ailleurs, mais douze en nombre, tiennent les premiers & les plus sublimes rangs du Royaume: Car n'y ayant point à la Chine de Ducs, Marquis, Comtes, & autres semblables personnes de ceste illustre qualité, la loy du pays éloignant de la Cour tous les Princes du sang, ils reçoivent en leur place les honneurs, & les devoirs qu'on leur rendroit, on les visite avec des tres-grands respects, on parle à eux à genoux, & on leur rend vne extraordinaire veneration.

Par l'advis de ces sages Conseillers d'Estat, le Roy donne les charges de son Royaume à

ceux que la vertu & le grand merite en a rendus plus dignes. Ces charges, ou les plus eminentes d'icelles sont six en nombre. La premiere, est celle du Vice-Roy de la Province, que leur langue nomme *Comon* : il est souverain Magistrat, & represente dans son gouvernement la personne Royale de son Maistre. La seconde, est l'*Insuanto* ; il est apres le *Comon* Gouverneur de toute la Province, comme en nos contrées vn Lieutenant General pour le Roy. Or en chaque ville de la Province reside vn Gouverneur appellé *Tutan*, lequel outre le soin qu'il a de regir la place qu'on luy a fiée, il est aussi obligé dans l'exercice de sa charge, de rapporter à l'*Insuanto*, les principales affaires du lieu où il commande, & celuy-cy en aduertit le *Comon* & le *Comon* en donne advis au Roy, & à son Conseil. La troisiéme, est le *Pontchasi*, ou Surintendant des finances, qui a sous luy plusieurs moindres Officiers, & vn conseil complet : Il paye des deniers qu'on luy apporte, tous les Officiers de la Province, & consigne le sur-plus qu'il en a entre les mains du *Tutan*. La quatriéme est le *Tojoc*, qui est

Capitaine

Capitaine general des gens de guerre qui sont dans la Province, soit de cavalerie ou de gens de pied. La cinquième est l'*Anchasi*, ou President & Iuge souverain de la Iustice, tant es causes civiles que criminelles. Son jugement decide en dernier ressort les differents qui sont venus à luy par appel des Iuges inferieurs. La sixième est l'*Aytao*, ou President du Conseil de guerre, dont le principal exercice consiste à lever les gens de guerre, tant pour les armées par terre, que celles de la mer; munir & pourvoir de ce qui est necessaire, les garnisons qui sont sur les frontieres du Royaume. Outre cela, il a le soin de prendre garde aux Estrangers qui arrivent dans sa Province, les interroger tres-exactement, sçavoir d'où ils sont & à quel dessein ils sont entrez dans le Royaume; & du tout en advertit diligemment le Vice-Roy. Ces charges ont à elles le plus esclattant lustre & la gloire du Royaume, & chacun de ces Officiers susnommez à sous soy dix Auditeurs, choisis parmy ceux qu'on juge les plus prudens & plus experimentez aux affaires, lesquels les soulagent & leur aident en leur expedition. Ces Au-

dicteurs sont dans la fonction de leurs charges en tres-grande consideration par tout le pays, ils s'assemblent ordinairement au logis du *Comon* ou Vice-Roy dans vne superbe salle, destinée pour tenir le Conseil: cinq d'entr'eux se sèent au côté droit de celuy qui preside, & cinq autres au côté gauche. Ceux qui tiennent la main droite sont les plus anciens, & ont la prefeance sur les autres, outre laquelle leur habit marque encore leur difference d'avec les autres; car ils portent des ceintures garnies d'or, & des chapeaux de couleur palle, & ceux du côté gauche ne portent que de l'argent en la garniture de leurs ceintures, & & ont des chapeaux bleus. Mais les vns & les autres, ensemble le President, portent devant la poitrine, & sur les espauls les armes du Roy, qui sont deux Serpens en broderie d'or. Cette marque leur est si necessaire, que sans elle ils n'oseroient sortir en public, ny faire aucun exercice de leur charge. L'Histoire couronne ces Iuges & Officiers Chinois des loüanges, que meritent les vertus qu'elle en raconte, & singulierement pour l'admirable patience dont ils sont munis: Ils escoutent
(dit-

(dit-elle) fort patiemment les parties, même dans les fougues de leurs passions : & le confus tumulte de plusieurs, voire de ceux que l'ardeur des affaires fait parler en desordre, ne trouble point en eux cette belle vertu d'écouter, sans colere, ceux qui en sont transportez. Et leur parler est accompagné d'une incroyable douceur, qui les fait estre gracieux, même envers ceux qu'ils condamnent. Tels sont les Officiers & Juges de la Chine, que la vertu & l'experience élève aux dignitez du Royaume, & non l'argent & l'ignorance.

Outre ces six principaux Officiers, il y en a plusieurs autres inferieurs & subalternes à ceux là, comme le *Cantoc*, qui est le grand Port-enseigne, le *Pothin*, qui est le second Thresorier, le *Pochinfi*, ou Garde des Seaux, le *Avizaxzi*, ou grand Prevôt : trois Juges de la Cour, qu'on nomme en leurs charges *Hugtag*, *Tzia* & *Tontay*, lesquels donnent audience en leurs maisons vne fois la semaine : & avant qu'en faire ouvrir les portes, ils font tirer trois pieces de canon, pour faire sçavoir qu'ils se vont mettre en leurs sieges:

imitans en la gravité de leurs séances de Justice, le courroux des tonnerres du Ciel, qui ne servent pas seulement d'avertissement aux innocens, mais aussi de terreur & d'espouvente aux coupables. Ils ont sous eux vn grand nombre de Prevôts pour l'exercice de la Justice : mais ils ne sont pas si absolus en leurs bons jugemens, qu'ils n'ayent par dessus autre Juge, qui les peut reformer, celui-là s'appelle *Hondim*, qui veut dire en langue Chinoise réparateur du mal : c'est aussi son mestier de le reparer par ses Arrests, si les autres Juges l'avoient fait par leurs sentences. Le *Tompo* est aussi de la Cour, & à son exemple sa charge est erigée dans les villes éloignées. Il a le soin de pourvoir aux vivres, & d'y mettre le prix. Le *Quinchay*, qui signifie en leur langue seel d'or, est vn Officier qui ne part jamais de la Cour, si quelque affaire d'importance ne l'oblige à cela il fait publier les Edicts de paix, & autres semblables que le Roy établit.

C'est en general le recit des Officiers de la Chine: faisons le maintenant en particulier, pour sçavoir par iceluy la façon avec laquelle

ils exercent dignement leurs charges. Aussitôt qu'ils en sont pourvus, ils partent pour les aller exercer: les frais du voyage sont aux dépens du Roy, ensemble le logement, au lieu où ils doivent faire leur demeure: lequel est si vaste, que dans ce lieu habitent tous, les Officiers de la Justice, pour la commodité du public, & la prompte execution des jugemens. Les gages qu'ils ont outre cela, peuvent fournir à toute leur dépence desquels ils se doivent contenter, car de prendre aucuns presens des parties, la loy si rigoureusement observée dans le Royaume, le leur defend bien expressément, sur des grandes peines, ensemble aux parties auxquelles il n'est pas permis d'aller voir les Juges en leurs maisons: ils doivent pour avoir justice d'eux, se trouver aux audiences accoustumées. Quand le Juge est en son siege, les Huissiers vont à l'entrée de la salle, & là nomment à haute voix celui qui vient pour avoir justice, & disent aussi ce qu'il demande: la partie entre aussitôt, se met à genoux devant le Juge, propose sa demande: ou si elle est par écrit, la donne au Greffier, qui en fait la lecture. Le Juge ordon-

ne sur le champ ce qui est iuste , & écrit luy même son jugement avec de l'encre rouge, pour éviter les fautes que les Greffiers commettent, dont ailleurs on éprouve avec perte pour les parties les inconveniens qui en arrivent. Ces mêmes Iuges sont obligés d'aller à jeun tenir les audiences, & si leur infirmité demandoit quelque soutien en leurs foiblesses, il est seulement permis d'vser de conserves par forme de medecine : que s'il leur arrivoit de prendre du vin avant l'audience, ils ne seroient pas moins punis, que s'ils avoient commis le crime de quelque violente concussion. Les jugemens s'exécutent de point en point, sans aucune fraude : en toutes matieres les Iuges procedent tousiours par écrit, & si l'affaire est importante, ils écrivent eux-mêmes les actes, & les depositions des temoins : ce qui est cause que peu d'hommes se plaignent de leur justice, & qu'il y a bien peu d'appellations aux Iuges superieurs. Ils content dans leurs juridictions les maisons des lieux qui en ressortent, les mettent par dizaines dans vn tableau, appondu à la dernière des dix, dans lequel les noms de ceux qui les habitent

habitent sont écrits, & l'Ordonnance du Roy, qui enjoint à toutes personnes de quelque qualité & condition quelles soient, de reveler incontinent à la Justice ce qu'ils verront estre commis par aucuns de leurs voisins contre le bien public, & même contre celuy des delinquans, afin que la punition en soit promptement faite. Que si quelqu'un de la dixaine, va faire voyage, quitte le pays, la ville, ou la rue, il doit dix iours avant que partir sonner vne clochette ou vn bassin de cuivre par tout le quartier, afin que s'il doit de l'argent, ses creanciers sçachent son depart, ou si on luy a presté quelque autre chose, on la puisse aller demander: que s'il veut partir en cachette, les voisins y doivent veiller, car en son absence les Iuges les contraignent de payer pour luy.

Mais il se trouve peu de personnes qui fassent banqueroute: les loix estroitement observées dans la Chine, les punissent rigoureusement: on leur donne des delais pour payer, s'ils ne satisfont point au second, on leur redouble les coups de fouet, s'ils sont affronteurs jusques au troisiéme, on les fustige jusques au sang, & tiennent tousiours la prison. Ce

qui fait que quand quelqu'un est en peine de payer ses debtes, il employe l'aide de tout le monde pour estre quitte, & ne le pouvant de cette sorte, donne sa liberté, & se vend soy-même aux creanciers, pour éviter les sensibles coups de foïet. Or quand quelque Juge sort en public (ce qui arrive peu souvent, leur coustume est d'estre fort reclus, ils disent que par ce moyen ils sont moins divertis, & conservent mieux leur autorité) il marche accompagné de tous les Officiers de Justice, dont les deux premiers qui vont en rang, portent sur leurs espaules deux longues masses d'argent, pour marque qu'ils sont officiers de Justice, deux autres qui les suivent ont chacun en leurs mains vn roseau haut & droit, & le portent de même, monstrans par là qu'ils doivent faire droite Justice, & que telle là fera le Juge qu'ils accompagnent: au troisième rang sont encore deux Officiers, qui portent aussi des roseaux, mais ils traînent à terre, avec des longues ceintures rouges: ce sont les verges avec lesquelles ils fouettent les coupables, s'ils en rencontrent: vn quatrième rang les suit, ce sont deux hommes qui portent deux

deux tableaux blancs, dans lesquels est écrit le nom du Juge, son office & sa qualité : Le reste de la suite sont personnes qui suivent par honneur, & accompagnent le Magistrat. Cette pompe & convoi de Justice, n'est pas vne vaine ostentation de ces Officiers, ils vivent comme ils parlent, & sont tels qu'on les voit paroître, c'est à dire, doüez de vertu, exacts & entiers en leurs charges, & d'une vie sans reproche. Mais les hommes sont hommes, & non pas des Dieux, qui ne puissent gauchir au vice, & la probité d'un Magistrat estant dans vne vie inconstante, & muable, peut-estre de même, quoy que cela arrive moins à la Chine qu'ailleurs. Le Roy & son Conseil ont pourveu à cét inconvenient de remedes necessaires, qui punissent ceux qui faillent, & tenant les autres en cervelle, les font contenir dans leurs devoirs. Les charges de tels Officiers n'ont que trois ans pour leur durée, apres lesquels ils doivent devant des Juges, nommez *Chaenes*, rendre compte de l'administration d'icelles. Neantmoins le Roy envoie tous les ans par les Provinces de son Royaume des Visiteurs, appelez *Lenthis*,

personnes fideles à son service , grandement experimentez aux affaires du monde, & d'une signalée probité. Cette delegation se fait si secrettement , qu'elle n'est connue qu'au Roy seulement , & au President de son Conseil, lequel en fait expedier les lettres au Secrétaire d'Estat , fait laisser en blanc le nom de celuy qu'on envoie , & la Province où il va, on met dans les lettres cette clause nécessaire au pouvoir absolu du Visiteur , *Qu'en quelque lieu qu'ira le Juge, ou le Loytias, portant les presentes lettres de provision, à luy soit obeï comme au Roy même.* Ces lettres scellées, le President les remplit du nom du Visiteur, & de la Province où il est envoyé : celuy-cy les ayant receuës part si secrettement de la Cour, & voyage si inconnu, que personne ne sçait quel il est, ny où il va. Il arrive ainsi inconnu dans la Province , ou dans l'Isle qu'il doit visiter, va par le pays, voyage d'une ville à l'autre, & s'informe avec toute sorte de soin & de diligence , des deportemens des Officiers , depuis le Vice-Roy jusques au moindre Auditeur, sans que dans le travail de cette exacte information il se donne à connoi-

tre

tre à personne. Quand il l'a parachevée, & croit avoir des preuves assez suffisantes de la probité des vns, & de la malversation des autres, il s'en va à la ville capitale de la Province, & là attend le jour que tels Officiers s'assemblent au Conseil: ce qui se fait vne fois le mois au logis du Vice-Roy ou en l'absence de celuy-cy, chez le *Tutan*: & lors qu'ils y sont, il se rend à la porte, commande à l'Huissier de les advertir, qu'il y a là vn Juge qui veut entrer pour leur declarer vn mandement du Roy. Le Vice-Roy, qui entend à peu pres ce que ce peut estre, fait ouvrir les portes, descend de son siege, & accompagné des autres Officiers, le va recevoir comme son Superieur: il entre portant en ses mains les lettres de provision. Ces patentes donnent de la terreur à vne partie de l'assemblée, & les Juges coupables font desia voir sur leurs pasles visages, les marques de leurs forfaits: on en fait la Lecture à haute voix: apres qu'elle est achevée, le Vice-Roy se leve de son siege, fait plusieurs grandes reverences & soubmissions au Visiteur, tous les autres en font de même. Alors il prend sa place au lieu

plus eminent , & de là leur fait entendre par vne grave & serieuse harangue, le suiet de sa venue , le soin qu'il a eu de faire sa visite par la Province, & de s'informer exactement & au vray de leurs deportemens : couronne de mille loüanges la vertu & la probité de ceux qui ont bien fait , promet d'en faire son rapport au Roy , & à son Conseil , les asseurant de la recompense que meritent leurs bons services, & cependant les eleve , & les instale aux places plus honorables du Conseil de la Province. Apres que les gens de bien ont ainsi receu de sa bouche & de sa main cét honneste témoignage de leur vertu, il reproche publiquement à ceux qu'il a trouvé coupables, la saleté de leur trafic en la vente de la Iustice, leur fait voir la honte de leurs concussions , & leur designe particulièrement le nombre de leurs méchancetés. L'effet suit de prés ce honteux reproche , il fulmine contre eux la sentence de condamnation , les prive de leurs charges , & les dépouille des marques d'icelles , leur oste , à la face de tout le Conseil , la ceinture & le chapeau à petit bord : si leurs fautes meritent vn plus grand
supplice

supplice , il en laisse le jugement au Prince souverain & à son Conseil , car la loy de la Chine deffend à tous Iuges de condamner personne à la mort, que premierement le Roy n'en ait eu avis , & n'ait iugé qu'on le doive faire. Mais ainsi s'exerce la justice dans la Chine sur ceux qui la denient aux autres : de cette sorte la recompense y estant du tout apparente, voire certaine par la vertu, & la peine pour le vice, la pluspart des hommes embrassent celle-là pour jouir de ses couronnes & fuyent celui-cy pour éviter les maux qu'il traine quand & soy : & le Royaume Chinois jouit de toutes sortes de felicitez.

Cette sage police se pratique à la Chine, pour contenir en leur devoir les hommes qui y habitent : mais les Royaumes , comme les corps humains, ne sont pas seulement assaillis par des ennemis interieurs : les Estrangers & ceux de dehors les peuvent ruïner , comme le fer , & le glaive tuë aussi bien le corps humain, que les maladies qui ont leur source & leurs causes dans iceluy. Ce qui fait que le Monarque souverain de la Chine , munit ses places de bonnes garnisons , couvre quand il

en est de besoin la campagne d'hommes armez ; établir des forces sur les ports de mer, & oppose à la violence estrangere les meilleures & les plus seures troupes de ses Estats, qui le sçavent conserver contre les desseins & les attaques de celle là. Voyons premiere-ment la vigilance & la grandeur de ses armes par terre , & nous dirons apres, celles de la mer. Chaque Province à son Conseil de guerre , remply des plus valeureux & plus experimentez guerriers de tout le Royaume, ils disposent des gens de guerre selon les occasions & les occurrences, & les font payer si exactement , qu'ils ne perdent rien de leur monstres : car les Thresoriers qui tiennent les coffres du Roy, ont charge de ne leur refuser aucune chose. Les villes ne sont pas munies de Bastions , ny deffenduës de fortes tours. Le Monarque de la Chine pratique l'advis de ce Grec genereux , qui disoit que les meilleures deffentes d'une Cité consistoyent en la valeur des Citoyens: elles ont pourtant de tres-bonnes murailles enceintes de fossez profonds qu'ils emplissent d'eau, par le courant des rivières, quand bon leur semble : les meilleures
fortifi-

fortifications qui les peuvent bien deffendre, sont les bonnes garnisons qu'on y met, qui font vne garde tres-exacte, ne permettent que personne y entre ou en sorte, sans le congé par écrit du Magistrat, ou du Gouverneur qui commande dedans: ils ferment soigneusement les portes, seellent les serrures de leurs cachets, & ne les ouvrent qu'apres que le Soleil est levé, & qu'ils ont reconnu leurs seaux. L'artillerie qu'ils ont excellemment bonne, & dont l'usage leur a este ordinairement placée sur les mesmes portes. Les Capitaines sont natifs des Provinces qu'ils gardent, afin que l'amour naturel de leur patrie, joint avec le devoir de leur charge, augmente leurs soins à la conservation des places. Ils logent sur les murailles des villes, où leurs maisons sont basties à dessein, pour estre continuellement dans leurs exercices: ils les font sans contredire, sans aucune resistance des Citoyens des villes qu'ils gardent, car la loy d'Estat a osté à ceux-là le moyen de se revolter, quand elle leur a deffendu de porter des armes, ni d'en tenir en leurs maisons, sur peine de la vie, ils n'en donnent la permission qu'à ceux-là seu-

lement qui sont à la solde du Roy, lesquels succedent à cette qualité de pere en fils. Ils sont distribuez par milliers, dont chaque centaine a vn Capitaine & vn Enseigne, & à tous ceux-là commande vn Chef, comme à nous le Maistre de Camp d'un Regiment. Ils font souvent l'exercice pour tenir le soldat en haleine, & empescher que l'oïseté rouillant ses armes, ne ramolisse son courage. Leurs armes sont, arquebuzes, picques, baguettes ferrées, & haches. La cavalerie use autrement des armes; le cavalier porte, quand il va au combat, quatre espées à l'arçon de la selle, en tient deux aux mains quand il donne, & s'en sert avec vne grande dextérité: Les flèches & les lances sont aussi de leur usage. Ils ont accoustumé d'estre environnez d'une troupe de valets, qui sont autour d'eux, quand ils entrent en bataille; lesquels sont lestes, & bien armez: leur valeur est en la ruse & le stratageme de guerre, où ils employent plus leurs esprits, que leurs courages à charger l'ennemy à découvert. Ils sont fort mauvais hommes de cheval, font manier leurs coursiers au fouet, & à la voix,

auxquels

auxquels ils donnent pour tout mords vn fer au travers de la bouche. Leurs armes sont legeres, & leurs courages pesans.

Aussi cette Cavalerie ne fait pas la meilleure partie des forces de la Chine, lesquelles sont si grandes, qu'elles suffiroient à la garde de plusieurs Royaumes : il est bien vray que les vastes & grandes Provinces où elles sont établies, contiennent chacune en sa dimension l'estenduë d'un Royaume. Celle de *Paguié*, où le Roy fait son ordinaire séjour, a pour la conservation deux millions cent cinquante mille hommes de pied, & quatre mille chevaux. Celle de *Canton* a six vingt mille soldats, & quarante mille chevaux. Celle de *Foquien*, cinquante huit mille, & neuf cens hommes de pied, avec vingt deux mille & quatre cens chevaux. *Olam*, soixante & seize mille hommes de pied, & vingt cinq mille cinq cens chevaux. *Cinsay*, quatre vingt mille six cens hommes de pied, & point de cavalerie, à cause de la situation du pays plein de montagnes & de rochers. *Oquian* n'en a point non plus : sa garde consiste seulement en six vingt mille six cens hommes de pied.

La Province de *Susnam* a quatre vingts six mille hommes de pied, & trente quatre mille cinq cens chevaux. Celle de *Tolanchie*, voisine des Tartares, avec lesquels les Roys de la Chine ont eu souvent de grandes & sanglantes guerres, est munie & renforcée de deux millions huit cens mille hommes de pied, soustenus de deux cens quatre vingt dix mille chevaux, les vns & les autres les meilleurs & plus aguerris soldats de tout le Royaume. *Cansay* a cinquante mille hommes de pied, & vingt mille deux cens cinquante chevaux. *Ancheo* est gardée par quatre vingt six mille hommes de pied, & quarante-huit mille chevaux. *Honan*, quarante-quatre mille hommes de pied, & dix-huit mille neuf cens chevaux. *Xanton* a soixante & seize mille hommes de pied, & dix mille cent cinquante chevaux. *Quichen*, quarante-huit mille sept cens hommes de pied, & quinze mille trois cens chevaux. *Chequean* en a trente quatre mille de pied, treize mille chevaux, & *Sancij* la moindre Province de toutes les autres a quarante mille hommes de pied, & six mille chevaux : toutes lesquelles forces font cinq millions,

lions, huit cens quarante six mille cinq cens hommes de pied, & cinq cens quarante huit mille chevaux. Ce monde d'hommes armez pourroit, s'ils estoient vaillans, conquerir le reste de la terre habitable. Mais l'Histoire met leurs courages bien au dessous des hommes de l'Europe. Les plus redoutables guerriers de l'antiquité, qui ont conquis plusieurs Royaumes de l'Asie, triomphé de l'Afrique, & donné de la terreur à l'Europe, n'avoient rien dans leurs forces qui approchast le nombre des garnisons Chinoises : & veritablement l'Histoire m'en seroit suspecte & quasi fabuleuse, si elle ne prouvoit la verité de son recit, par le grand nombre des villes, & la vaste estendue d'un Royaume, qui en peut contenir quinze bien peuplez, puis que chaque Province de la Chine à sa grandeur pareille à vne grande Monarchie. Mais ces épouvantables forces Chinoises bannissent les troubles de leur Estat, car on prend les armes pour avoir la tranquillité, & la guerre se fait souvent pour la paix : les garnisons des ports de mer, & les gardes qui sont sur les ondes à la rade, pour la seureté des Marchands, sont

comprises dans ce nombre: Le Roy entretient plusieurs Navires de guerre, bien armez, qui veillent en ses ports & sur ses mers, pour en deffendre les courses & les pillages aux Corsaires. Ces vaisseaux sont de diverses sortes, les vns sont fort grands, ils les appellent *Toncos*: les autres sont moindres, & semblables à nos fregates, ils les nomment *Bancoens*: quelques-vns sont plus larges que ceux-cy, & à plusieurs bancs: chaque banc a huit rames, & la rame six rameurs: ils les appellent *Lanteas*.

Or pour frayer à la dépense de tant d'hommes de guerre, payer les gages des Officiers de Justice, & de Finance, & fournir le Palais Royal de tout ce qu'il luy faut, le Prince souverain de la Chine doit avoir vn grand & puissant revenu. Il le leve sur les hommes, les maisons, les grains, les mines d'or, & de pierrieres, les perles, les porcelaines, les laines, les cottons & les soyes. Les hommes des quinze Provinces, sont vne bonne partie exemts de tout tribut: comme les Loytias, les Iuges, Officiers, & gens de guerre: neantmoins le nombre de ceux qui payent n'est pas petit:

car la Province de *Pague* contient deux millions sept cens quatre mille tributaires : celle de *Canton*, trois millions six cens mille : *Foquien*, deux millions quatre cens sept mille : la Province d'*Auchso*, deux millions huit cens quarante mille : celle d'*Olam*, deux millions deux cens trente-quatre mille : celle de *Cinsay*, trois millions trois cens quatre vingt mille, *Susvam*, deux millions cinquante mille : *Tolanchie*, six millions nonante mille : *Cansay*, deux millions trois cens cinq mille : *Oquian*, trois millions huit cens mille : *Honnan*, vn million deux cens mille : *Xanton*, vn million neuf cens quarante-quatre mille : *Chequean*, deux millions deux cens quarante quatre mille : *Quichen*, deux millions trois cens mille : & *Sancij*, vn million six cens soixante douze mille & cinq cens tributaires. Tous ces tributaires payent chacun tous les ans deux mases : la mase peut valoir dix sols de nostre monoye, qui seroit au Roy de la Chine de revenu annuel de ce seul tribut, quatorze millions deux cens cinquante trois mille ; cent soixante & sept escus des nostres. Outre cela, les autres tributs rehaussent bien davan-

tage son revenu : les mines d'or luy payent tous les ans en or fin de dix sept à vingt-deux carats , quatre millions deux cens cinquante six mille neuf cens taes , la tae vaut vn escu d'Italie : Les mines d'argent luy rendent en argent fin, trois millions cent cinquante trois mille deux cens dix-neuf taes : celles des pierrieres , vn million quatre cens soixante dix mille taes. La pescherie des perles rapporte dans ses coffres deux millions six cens trente mille taes. La dace sur les odeurs, comme le musc & l'ambre , vaut vn million trente cinq mille taes , celle qui est sur les porcelaines , rapporte quatre vingt dix mille taes : faisant en tout ce second tribut, onze millions cinq cens quatre mille escus de nostre monoye : qui est jusques icy le revenu en argent environ de vingt six millions d'or. Mais le troisieme tribut sur les grains, le sel, les laines, cottons & foyes , va encores par-dessus tout cela. Ce puissant & opulent Monarque donne à ses sujets vne tres grande quantité de terres, qui dependent de son domaine, à la charge qu'ils luy rendront vne partie de ce qu'ils y recueilleront , qui sert aux provisions necessaires de
son

son Palais Royal, à celles des Officiers de son Royaume. De ce tribut ceux qui sont ordonnez pour le recueillir, retirent tous les ans soixante millions, cent soixante onze mille, huit cens trente mesures de riz blanc, qui est la plus ordinaire nourriture des hommes de la Chine, & de leurs voisins, vingt neuf millions trois cens quatre-vingt onze mille, neuf cens quatre-vingt deux mesures d'orge : trente trois millions six vingt mille deux cens mesures de bled froment : vingt millions deux cens cinquante mille mesures de bled metueil : vingt cinq millions trois cens quarante mille quatre cens mesures de sel : vingt quatre millions de mesures de millet : en autres grains & legumes, cinquante quatre millions de mesures. La soye ouvrée en drap, luy fournit deux cens six mille pieces de la plus exquisite fabrique, & chaque piece fait quatorze aulnes de long : celle qui est en masse, luy fait le poids de cinq cens quarante mille livres. Il a en cotton, trois cens mille livres pesant : l'ouvrage des couvertures de liêt, luy en rend des plus exquises huit cens mille quatre cens pieces : la soye crüe luy doit aussi

le poids de quatre mille livres. La fabrique de cotton luy rapporte six cens soixante dix-huict mille pieces de cette estoffe, chacune de quatorze aulnes de long, le cotton cru luy rend le poids de trois cens quatre mille six cens quarante-huict livres : dont la valeur de ces denrées augmentant les sommes du tribut en argent, font venir le revenu annuel de ce grand Empire à six vingt millions d'or.

Ces grandes & superbes richesses du Roy de la Chine, recueillies sur ses suiets, & l'excellente prudence avec laquelle il gouverne son Estat, & ordonne d'un si riche revenu, luy ont fait prédre pour armes deux Serpens d'or entrelassez l'un dans l'autre : & l'immense étendue d'un si vaste & si fertile Royaume, plein de toutes sortes de felicitéz, luy ont fait mettre en ses tiltres la qualité de *Seigneur du monde, & enfant du Ciel* : & veritablement, puis que son pays est un monde en grandeur & en bonté, il a raison de s'en dire le Seigneur. Les Roys sont en effect doublement les enfans du Ciel, tant par le benefice de leur creation comme les autres hommes, que par l'excellent privilege de leur souveraineté, qui
est

est l'image vivante de la celeste. Mais le Monarque de la Chine, dans la vanité de sa Religion trompeuse, & le faux culte de ses Idoles, vit en enfant de la terre. Neantmoins la grandeur de ses thresors, la puissance de ses forces, la fertilité de son païs, l'étendue de son Estat, a porté l'orgueil de son esprit jusques à cette insolence, que de mépriser tout le reste des hommes, & n'estimer que ceux de la Chine. Ceux de l'Europe sont moins fondez de son mépris, il dit souvent, & cette vanterie est en la bouche de ses suiets, que les hommes de la Chine ont deux yeux, que ceux de l'Europe sont borgnes, & que tous les autres hommes de la terre sont aveugles.

Nonobstant ce defect, qui est commun à plusieurs Princes, l'amitié & l'alliâce d'un si opulēt & si puissant Monarque, merite biē d'estre recherchée par des autres Souverains, ses voisins l'estiment & la souhaitent : le Tartare, son capital ennemi, la demande, & le Roy des Espagnes l'a jugée vtile au bien de ses Estats, & à la gloire de sa Maiesté. Ainsi quand ces Princes luy envoient des Ambassadeurs à ce dessein, ou pour traiter de quelque im-

portante affaire , il les reçoit, les honore , & leur fait témoigner toute sorte de bon accueil. Quand ils entrent dans le Royaume, le Gouverneur du lieu par où ils passent , assisté de tous les Loytias, & des Capitaines du pais leur va au-devant , pour leur témoigner par belles harangues , qu'ils sont tous les biens venus. S'ils arrivent par mer , quoy qu'il n'y ait qu'un bien petit espace du port à la ville où ils décendent , on ne souffre point au débarquement qu'ils aillent sur terre: on les porte dans des chaires tres-riches en broderie de perles, couvertes de rideaux de toile d'or, que huit hommes portent à bras , dont ils y en a aux principales villes dediées à ce seul usage; car la loy de la Chine dit: *Que l'Ambassadeur estrange soit receu , & honoré de même que le seroit le Prince qui l'envoye , s'il venoit dans le Royaume*. Arrivez qu'ils sont , on les loge dans un logis fait pour eux, basti en Palais, meublé à la Royale , & fourni de toutes les choses necessaires, où ils sont servis & traitez aux dépens du Roy, ensemble tout le long de leur voyage où mille soldats les gardent , & les accompagnent aussi aux dépens du Roy.

Le lendemain de leur arrivée le Gouverneur qui les a esté recevoir, les va visiter, & après plusieurs honnestes complimens, leur demande le suiet de leur Ambassade, & l'ayant sceu depêche en diligence un Courrier à la ville principale de la Province vers le Vice-Roy d'icelle, par lequel il luy en donne advis. Le Vice-Roy depesche le même Courrier à la Cour, en écrit au Roy & à son Conseil, lequel envoie aux Ambassadeurs vn sauf conduit, pour leur voyage. L'ayant receu ils prennent le chemin de la Cour, accompagnez du nombre d'hommes de guerre que nous venons de dire : ils sont nourris & deffrayez par les Thresoriers du Roy, & par tout où ils passent, on leur rend toute sorte d'honneur. Quand ils arrivent à la ville Royale de *Taybin*, sejour ordinaire de la Cour, le Conseil du Roy suivy des principaux Chevaliers, leur va au devant: le President de ce Conseil Royal fait bande à part, avec vne suite, & vne pompe de Roy. Si les Ambassadeurs sont à des grands Monarques, ce grand President ne tient avec eux que la main gauche: s'ils sont à des moindres, il prend la droite, & en

ce rang les accompagne iusques au logis qu'on leur a preparé, dont l'ameublement & l'appareil, pour la nourriture des Ambassadeurs, sont à la verité dignes de la grandeur & magnificence du Roy de la Chine: Par le chemin il les entretient des rencontres de leur voyage, & de l'estat de leur santé, vn truchement, qui est avec eux, supplée à celuy qui ne sçait point la langue: Quand ils sont arrivez devant la place du Palais où ils doivent loger le President les quitte, & en le separant leur donne pouvoir de la part du Roy, de créer vn nombre de Loytias, ou Chevaliers, & delivrer plusieurs prisonniers condamnez à mort pour asseurance qu'il est le bien-venu dans cette Cour-là. La loy de la Chine les exemte de toutes sortes d'inconveniens, c'est à dire, que pour quel crime que l'Ambassadeur commette dans l'Estat, sa personne ne peut aucunement estre en peine: il passe quelques jours dans son Palais, avant qu'avoir Audience, afin que le repos qu'il y trouve le delasse des travaux de son voyage. Pendant ce tems là, les plus Grands de la Cour le traittent, luy font voir les meilleures compagnies d'icelle,

& la

& la magnificence de leurs festins, après cela on luy donne jour pour venir à l'Audience: le Roy assisté de son Conseil, & des principaux hommes de sa Cour, la luy donne dans vne de ses superbes salles, dont nous avons parlé cy devant, là il traite du sujet de son Ambassade, & après en avoir eu réponce, s'en retourne chargé de presens, vers le Prince qui l'a envoyé: Son retour est aussi doux que son arrivée, il est accompagné des mêmes troupes de gens de guerre, deffrayé de même aux dépens du Roy, & par tout où il passe reçoit les mêmes courtoisies & les mêmes honneurs.

Mais tous les Ambassadeurs qui arrivent à la Chine ne sont pas receus de même, car ceux qui viennent de la part des Princes, ou des Republiques leurs tributaires, sont receus selon leur condition, & comme dependans du Royaume. Quand ils arrivent, vn seul Iuge les reçoit, les loge, & les deffraye aux dépens du Roy, à la Cour leur reception est égale à celle-là, le Iuge qui les accueille, leur demande le sujet de leur voyage, ils le luy disent, celui-cy en avertit le President du Conseil,

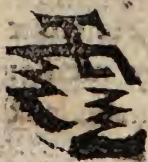
& le President le Roy, qui leur donne jour pour l'Audience : mais quand ils y vont c'est à pied, ou si leur indisposition ne le permet pas, ils vont à cheval sans bride, n'ayant qu'un licol pour marque d'humilité, & de vassallage : ils n'ont pour toute compagnie que le luge qui les a receu, avec lequel ils prennent le chemin du Palais Royal : quand ils sont arrivez devant luy, ils attendent dans vne grande place vn certain Officier du Roy, qui est comme vn Maistre de ceremonies, lequel leur fait signe d'assez loin qu'ils marchent, & leur montre l'endroit où ils doivent commencer à se mettre à genoux, joindre les mains, & les élever en haut en signe d'adoration, & dresser les yeux vers le lieu, où on leur dit que le Roy est : ainsi ils s'approchent du Palais, & y entrent apres qu'ils ont fait cinq autres reverences, ou plutôt cinq adorations; ils arrivent à la premiere salle, & à la moindre du Palais, où le President du Conseil, majestueusement assis, & non le Roy, qu'ils ne voyent point, leur donne audience, apres laquelle il les renvoye sans leur rien répondre, iusques à ce qu'il en ait parlé au Roy
alors

alors la volonté de sa Maieſté leur eſt envoyée par le Iuge qui a eu le ſoin de les conduire: Ainſi ils ſ'en retournent comme ils eſtoient venus, ſans aucune ſorte d'honneur, comme en quelque façon ſujets de l'Eſtat de la Chine. Car telles Principautés ou Republicques qui les envoyent ont autre fois eſté Provinces du Royaume, mais pour eſtre trop éloignées lors que les Chinois ſe renfermerent dans l'enclos des montagnes qui les enferrent avec cette grande muraille de cinq cens lieues de long, ils donnerent ces Provinces à ceux qui les poſſèdent aujourd'huy, à condition du tribut & de l'hommage.

Que ſi quelque Ambaſſadeur de Prince ſouverain apporte des preſens au Roy de la Chine, & que la loy & la couſtume du païs l'oblige d'attendre le ſauf conduit de la Cour en quelque port, ou en quelque ville du Royaume, le Gouverneur du lieu où ils attendent reçoit cependant le preſent. Mais il le voit en la preſence d'un Notaire & de quelques témoins: le ſelle & l'envoye ſelle à la Cour avec celui qu'on luy donne à luy même: comme il arriva il y a quelques années aux

Ambassadeurs que le Roy d'Espagne Philippe second envoyoit à la Chine: car il est tres-expressément deffendu sur de grandes peines à toutes personnes qui sont en charge dans l'E-tât, de recevoir aucuns presens de qui que ce soit, non pas mêmes de leurs plus proches parens. Mais ainsi sont receus à la Chine les Ambassadeurs qui vont traiter avec le Prince de ce pays-là. Ce qui fait voir que les Chinois sont polis, & ont d'aussi bonnes qualitez qu'aucuns autres peuples de la terre.

Aussi ont-ils quant & eux la doctrine, & les bonnes lettres, qui sont les veritables ornemens de l'esprit, & la lumiere qui éclaire les hommes dans les sombres détours des plus grandes affaires. Ils y font instruire leurs enfans dès leurs jeunesse dans des Colleges ordonnés pour cela. Les caracteres dont ils se servent ont quelque chose des Hieroglyphes des anciens Egyptiens: car chacun signe vn mot entier, & par fois vne periode: comme par exemple ils appellent le Ciel *Guant*, qui est vn mot de cinq lettres, & neantmoins ils l'écrivent par vne seule dépeinte en cette façon. Ils nomment



nomment vne ville *Leombi*, & cette parole est encores exprimée par vne seule lettre, ou plutôt figure, à sçavoir celle qui suit. Ce qui est cause qu'ils ont vn grand nombre de lettres, ou de caracteres tous differents, qui vient bien jusques à six mille. Leur Royaume contient divers idiomes, & divers langues, neantmoins ils s'entendent tous par écrit: car quoy qu'une même chose soit nommée diversément en plusieurs Provinces, on l'écrit pourtant d'une même façon par tout le pays: comme vne ville que nous avons dit être appelée *Leombi* à la Cour, ailleurs on la dit *Fu*, & par tout on l'écrit de la sorte que nous l'avons dépeinte. Le peuple parle le langage commun du pays, mais les hommes doctes, & les Courtisans qui le sont tous, en ont vn tout particulier & familier à eux seuls: ils l'appellent le *Mandarin*, qui seroit à nôtre mode, comme le Latin parmi les hommes de lettres: il se trouve peu d'hommes dans la Chine de si basse condition qu'ils soyent qui ne sçachent à tout le moins lire & écrire: car dans leur pays les qualitez de l'esprit sont en

singuliere recommandation, & la vertu grandement honorée, & soigneusement recompensée. Ils ont l'Imprimerie en perfection, elle a esté inventée chez eux, avant que l'industriex Allemand Jean de Guttemberg nous en apprit l'usage en l'année mil quatre cens cinquante & huit, qui fut son commencement en Europe. Les premiers moules s'en firent à Mayence : le premier livre qui souffrit la presse & l'impression fut le docte ouvrage du grand Saint Augustin, appelé de la Cité de Dieu: Conrard Allemandl, a fit passer de là en Italie & ailleurs. Auparavant doncques tout cela, elle avoit esté apportée de la Chine par des Marchands qui trafiquoyent en ce pais là, lesquels venans en l'Arabie Heureuse, passerent la Mer rouge: furent apres en Russie & Moscovie, où ils laisserent des livres imprimez à la Chine en caracteres du pays qui furent portez en Allemagne, & venans à la connoissance de Guttemberg; luy fournirent d'exemple pour les imiter & mouler des caracteres: Car les Chinois soustiennent, & il y a de l'apparence, que tout le reste du Monde leur doit l'invention de l'Imprimerie. Il est
bien

bien vray qu'il se trouve des livres imprimez chez eux plus de cinq cens ans avant que l'Imprimerie vint à la connoissance de ceux de l'Europe. Le papier dont ils se servent est grandement delié : ils le font de toile de cannes, ou roseaux : les plumes sont des mêmes roseaux, taillées & pointuës au bout à la façon des pinceaux des peintres : ils écrivent de la droite à la gauche, & tirent les lignes du haut en bas. Par toutes les villes du Royaume il y a des Colleges Royaux, où la jeunesse est instruite, & dans les bourgades, des Escoles, aux dépens du Roy, où l'on monstre à lire & à écrire, ce qui fait que les moindres hommes font apprendre à leur plus tendre jeunesse, cét honneste & vtile exercice. On enseigne gratuitement dans les grands Colleges la Philosophie naturelle & morale, l'Astrologie, les loix du Royaume, & plusieurs autres sciences belles & curieuses. Les Regens y sont tres doctes, & les écoliers tres-studieux : ils sçavent que leurs grands travaux ne seront point sans couronnes : que l'étude des lettres, par les bonnes qualitez qu'elles donnent à leurs esprits, sont des degrez pour monter aux grans

des charges de la Cour & du Royaume : car dans la Cour de la Chine on ne voit point d'ignorans, & l'être en ce lieu là est vne grande infamie. Les Visiteurs que le Roy ordonne voyent assez souvent ces Colleges, examinent ces écoliers, & honorent de plusieurs récompenses ceux qu'ils trouvent diligens à l'étude. Cela est cause que ce grand Royaume abonde en hommes de merite, & que les esprits poussez par le desir de la gloire qui leur est infailible, travaillent assiduellement à l'étude, & donnent au public l'vtilité de leurs rares ouvrages. Les Librairies de la Chine sont pleines de telles pieces: la curiosité des Chrétiens les a fait passer iusques en Europe, le Ciel le permettant ainsi, afin que la gloire de leurs autheurs ne fust point confinée dans l'enclos des montagnes & de la muraille qui enferme la Chine. La Biblioteque du Vatican à Rome, & celle du Royal Monastere de Saint Laurens en Espagne, ont plusieurs beaux volumes Chinois, dont les vns traitent de l'Astrologie, de la Philosophie morale, du nombre des Cieux, du mouvement des planettes, & de leurs influences : de la propriété
des

des pierres & des métaux, les secrets de la Médecine : Les autres contiennent les loix du Royaume, le revenu d'iceluy, l'art militaire, les moyens de bien conduire les armées navales, & plusieurs autres sciences, dont la gloire & l'utilité comble la Chine de plusieurs felicitez : & a fourny aux hommes d'icelle les preceptes, & les moyens de gouverner loin des tempestes & orages de guerres civiles, où plusieurs autres font naufrage, l'Estat qu'ils possèdent. Car on trouve dans leurs histoires, qu'il y a plus de deux mille ans qu'ils conservent & maintiennent leur Monarchie contre les troubles qui se pourroyent émouvoir dedans, & autour de la vaste étendue d'icelle.

Mais la vertu des Chinois n'est pas sans divertissement, & le long repos dont ils jouissent avec l'abondance des richesses, enfante les delices parmy eux, & conduit leur vie dans les charmes des voluptez. La plus ordinaire qui dérobe à leurs serieuses occupations vne partie du tems, qui leur devoit être cher sont les superbes & magnifiques festins, où ils se traittent délicieusement: ils les dressent

& les font en cette sorte. Ils donnent à chacun des conviez, pour si grand qu'en soit le nombre, sa table séparée, où il mange seul: ces tables sont d'un tres-rare artifice, le bois en est exquis, & l'ouvrage singulier: elles sont marquerées de filets d'or, ou d'argent, entrelassez si dextrement, qu'ils representent des figures d'oyseaux, des paisages, des chasses de diverse sorte: car les ouvriers de la Chine, dans l'excellence de leur art, sont merveilleusement industrieux, & emportent le prix par dessus tous les autres du monde. Ils ne couvrent ces tables d'aucunes nappes, la netteté & propreté des Chinois en leur manger, n'en a pas besoin, ils étendent dessus, des tapis de damas, ou de semblable étoffe, trainans jusques à terre: placent sur les quatre coins de la table plusieurs petits paniers à jour, tissus de filets d'or & d'argent, les vns pleins de diverses fleurs de sucre, représentées au naturel: les autres portent vne agreable diversité de plusieurs bêtes, faites aussi de sucre, comme des Elephans, des Lyons, des Cerfs, & des Biches, quelques-vns sont remplis d'oyseaux de même étoffe. Au milieu de la table sont mises
les

les viandes exquisés, qui font vne partie de la bonne chere des conviez : ce sont ordinairement de toute sorte de volaille , de gibier & de venaison dans des plats d'argent, & de belle porcelaine. Ils mangent proprement , & prennent leurs viandes avec des fourchettes d'or ou d'argent , n'y touchant aucunement des mains : le vin qu'on y verse ordinairement est fait de palme, délicieux au goût, & moins fameux à la tête : les tables sont placées en rond, afin que les conviez se puissent voir les uns les autres. Tandis qu'ils font ainsi bonne chere, plusieurs Musiciens & joueurs d'instrumens donnent à leurs sens la douceur de leurs agreables concerts; quelques autres representent à leurs yeux les rencontres & les inventions de quelque plaisante histoire: leurs banquets ne sont jamais sans Comedie : ce qui se fait excellemment bien , les personnages sont fort adroits à cela , & les habits dont ils se servent , du tout propres à la representation. Les desserts sôt de toute sorte de fruiçts, & de confitures en grande abondance , dont l'usage est fort cômune dans la Chine. Les Courtisans & les autres hommes de la Chine, passent

ainsi souvent leur tems aux bonnes cheres de ces delicieux festins. Mais particulièrement au iour de la grande fête de leur Religion, qu'ils celebrent le premier jour de la Lune du mois de Mars, ils donnent à leurs sens tous les plaisirs qu'ils demandent, se vêtent superbement, & se parent des plus belles pierreries qu'ils ayent, plantent à leurs portes de grands arbres, comme les mays en nos contrées, tapissent le devant de leurs maisons de plusieurs pieces de soye, & de draps d'or : couronnent les ruës de plusieurs arcs triomphaux, éclairent la nuict d'un nombre infini de lumieres, qu'ils pendent à ces arbres : banquettent & festinent sans cesse.

Ces excez sont encores plus grands, quand les Courtisans, ou les autres Grands du Royaume traitent leurs semblables, ou festinent quelques Ambassadeurs d'un Prince souverain : alors leur magnificence paroist en sa plus grande splendeur. Le convié a plusieurs tables pour luy seul, dont le nombre monte jusques à vingt : il mange à la premiere, & toutes les autres sont chargées de toutes sortes de viandes cruës, comme volailles, gibier, venaison,

venaison, jambons, & plusieurs autres. Après que le festin est achevé, les serviteurs de celuy qui a traité les desservent, & les portent devant le convié en son logis, où ils les laissent avec de grandes ceremonies. Les amis, où les parens de la maison en font les honneurs, car celuy qui en est le maître, & du festin, s'absente, & par bien-seance, selon la coustume du pays, ne s'y trouve point: ceux qui en ont le soin pour luy, qui sont neantmoins des personnes qualifiées, conduisent les conviez en leurs places dans de belles chaires, sous vn dais de velours: & avant qu'on commence à manger, ils prennent chacun vne tasse, la remplissent de vin, & apres avoir fait plusieurs grandes reverences, s'en vont aux fenestres, où en lieu d'où ils puissent voir le Ciel: les offrent au Soleil, font vn grand discours en forme de priere, & demandent à ce bel astre, qui ne leur peut donner que la lumiere qui les éclaire à boire, des constantes prosperités pour les conviez, & que l'amitié qu'ils veulent faire ensemble, soit vtile & favorable à tous les deux partis. Les festins dissolus sont des mers orageuses, où parmy les délices du

corps, les vertus de l'esprit font souvent naufrage. C'est pourquoy celuy qui a laissé aux hommes les regles d'une bonne conduite, leur conseille d'aller plutôt en la maison du deuil, & au convoy des funeraillles, qu'aux plaisirs des somptueux banquets: parce qu'en celle là ils ont devant leurs yeux le pourtrait de la fin de l'homme, qui cause souvent en eux celle de leurs vanitez: & ceux-cy enforcelans leurs esprits, les dêrobent à eux mêmes, & leur font oublier leur condition. Il est vray que les Chinois ont avec plusieurs autres, cette loüable qualité, que de ne policer pas moins bien l'Estat, que d'ordonner, comme ils font avec excellence, & la pompe, & la magnificence d'un superbe festin: quoy que leur Religion licentieuse ne leur deffende point l'entretien des delices & des voluptez ennemies des solides vertus.

Ces hommes qui se disent avoir deux yeux & qui estiment aveugles la plupart des autres hommes, comme nous avons déjà dit, sont neantmoins si aveuglés que de tenir pour Dieux des pieces de bois, & de pierre, façonnées en Idoles par leurs propres mains. Car à la

la Cour aussi bien qu'aux autres lieux du Royaume, ils adorent les ouvrages des Peintres & des Sculpteurs. Ils tiennent dans leurs maisons des Idoles qu'ils reverent d'un culte particulier, & ont recours à leur vaine assistance en toutes leurs affaires. Leurs Temples en regorgent, il y en a tel qui en contient plus de deux cens sur des divers autels, parmi lesquelles celle du Demon a tousiours sa place, & reçoit de pareilles venerations, & des sacrifices : non que les Chinois ne sçachent, qu'il est reprové, ennemi du genre humain, & l'auteur des crimes qui se commettent dans le monde : mais ils l'honorent ainsi, afin qu'il ne leur face du mal, & non pas pour en estre aidez. Outre ces muëttes divinitez, ils reverent & prient un grand nombre d'hommes déjà morts, qui ont dans leur Royaume surpassé les autres en la valeur des armes, en la lumiere des lettres, ou en la sainteté d'une vie austere, & recluse dans les solitudes de leurs Monasteres Religieux: Ils les appellent *Pausaos*, c'est à dire bien-heureux, du nombre desquels ils mettent encores plusieurs femmes, & des uns & des autres, en reverent

trois d'une singuliere devotion. Le premier s'appelle *Sichie*; lequel vint (à ce qu'ils disent) du Royaume de *Trantheijco*, qui est du côté de l'Occident, porta dans la Chine les regles de la vie religieuse, & fut le premier inventeur des Cloîtres, & des ordres Religieux, qui vivent en communauté, sans se marier. Il avoit la barbe & la tête rase, ses sectateurs sont aussi rasez, & tous les Moines Chinois chantent la gloire de son nom, & élèvent le mérite de ses vertus par-dessus tous les autres Saints. Le second suit en ce rang de singuliere sainteté, est une femme appelée *Camine*: elle est aussi digne de son nom, car la devotion qu'on luy porte dans la Chine, rongé d'une importune bigotterie les esprits des plus simples Dames. Ils disent qu'elle estoit fille du Roy *Txonton*, lequel la voulant marier à un Prince, aussi bien que ses deux autres sœurs, qui estoient tous les enfans de ce Monarque, elle n'y voulut jamais consentir, alleguant pour toute raison, qu'elle avoit voüé au Ciel une perpetuelle chasteté. Le pere indigné de ce refus, en prend la vengeance sur celle qui le luy faisoit, luy oste la liberté, l'enferme

l'enferme dans vne grande maison, en forme de Monastere, & par mépris occupe son loisir en des choses viles & abiectes, luy fait porter de l'eau, du bois, & nettoyer vn grand jardin, qui dépendoit de ce lieu là : elle le fait & y travaille avec vne singuliere patience: mais le Ciel à qui elle avoit fait vœu, & pour l'amour duquel elle estoit ainsi méprisée, (disent les Chinois) soulage ses peines : fait descendre de ses belles voûtes ses bien-heureux habitans pour la consoler, & envoie plusieurs animaux à son secours : les Saints du Ciel luy venoient tirer de l'eau : les Singes luy servoient de valets : les oyseaux nettoyoient avec leurs becs les allées de ce jardin, & les balloient avec leurs aîles : les bêtes sauvages descendoient d'une montagne là proche, pour luy porter du bois. Le Roy son pere la voyant vn iour ainsi servie par ces nouveaux domestiques, la creut Sorciere, & resolut de purger par les flammes, le crime de ses enchantemens : fit mettre le feu dans cette maison. Elle voyant que ce beau lieu brusloit à son occasion, se voulut tuer avec vne longue épingle d'argent qui tenoit ses cheveux, & se

la mit dans la gorge : mais soudain vne ravine d'eau survint qui éteignit le feu : alors elle quitta son dessein , se retira dans les montagnes, & se cacha dans leurs cavernes, où elle continuoit sa pénitence. Le Ciel, qui la protegeoit ainsi, ne voulut pas laisser impunie la cruauté de son pere impie : il le frappa de lepre , & abandonna son corps vivant aux vers qui le rongeoient, & luy faisoient souffrir plusieurs tourmens: *Carine* en eut la revelation, la charité luy fait quitter sa solitude, pour aller secourir son pere lepreux. Aussi-tôt que ce Roy la vit, il se ietta à ses pieds, luy d'emanda pardon, & l'adora: elle se jugeant indigne de l'adoration , y voulut resister : mais ne le pouvant pas faire à cause de la foiblesse de son corps , vn Sainct du Ciel se vint mettre devant elle pour reparer la faute , & faire entendre que l'adoration se faisoit à luy seul. A l'heure même elle s'en retourna en sa caverne, & y acheva de vivre en pareille sainteté. Les Chinois la tiennent pour vne grande Sainte, & la prient ordinairement d'obtenir pardon de leurs fautes. La troisième est vne femme nommée *Neome* , qu'ils disent estre

illuë d'une famille tres-illustre de la ville de *Cuchi* en la Province d'*Oquiam* : & comme son pere vouloit violer le vœu de chasteté qu'elle avoit fait , & la contraindre au mariage, elle prit la fuite, & se retira dans le desert d'une petite Isle, qui est vis à vis d'*Ingoa*. où elle vécut saintement, & fit un grand nombre de miracles: desquels ils racontent celuy-cy, comme le plus signalé de tous. Ils disent qu'un grand Capitaine nommé *Campo*, General de l'armée navale du Roy de la Chine, alloit un jour faire la guerre pour son Maître en un Royaume circonvoisin : il vint surgir à *Boym* avec sa flotte: comme il en voulut partir, les Nautonniers ne peurent jamais lever les anchres , étonnez de ce rencontre ils regardent tous dans la mer , & voient *Neome* assise dessus , qui les detenoit. Le General l'interrogue , & la prie , comme divinement inspirée, de luy conseiller ce qu'il avoit à faire: elle luy répondit, que s'il vouloit triompher de ses ennemis, & conquêter leur Royaume, qu'il la mena avec luy , à cause que ceux qu'il avoit à combattre étoient des grands Magiciens. Il la fit mettre dans son navire,

leve les anchres, donne les voiles au vent, & peu de jours apres arrive à la côte du pays ennemi. Aussi-tôt qu'on apperceut la flotte de la Chine, ces Magiciens eurent recours à leurs charmes, jetterent de l'huile dans la mer, & par leurs illusions, firent paroître aux yeux des Chinois, que leurs navires étoient en feu, & brûloient. *Neome*, qui étoit sans doute vne excellente Magicienne, deffit par des contre-charmes plus puissans, tout ce que ceux-là faisoient. Ainsi voyans que leur Magie estoit foible, & leurs armes inégales à celles des Chinois, ils se rendirent à eux, & souffrirent la qualité de vassaux, & tributaires du Roy de la Chine. *Campo*, que l'histoire marque pour homme judicieux, & tres-sage politique, entra en quelque doute de la sainteté de *Neome*, & la croit Sorciere: pour s'en éclaircir, luy demande quelque marque de sa sainte vertu, pour porter en present au Roy son Maître, & la prie, de faire reverdir vn bâton sec qu'il avoit à la main: elle prit le bâton, prononga dessus quelques secretes paroles, le rendit verdoyant, & de plus, d'une odeur tres-odoriferante, & le bailla ainsi à ce Capitaine,

pitaine, lequel aveuglé des mêmes superstitions que les autres Chinois, attribua les prosperitez de son voyage, & le bon-heur de ses armes à la sainteté de *Neome*, le nom de laquelle a tousiours esté depuis en singulier honneur dans la Chine, & particulièrement à ceux qui vont sur mer, lesquels portent son image sur la poupe de leurs navires, & la prient comme la Divinité qui preside aux ondes, commande à la mer même, & appaise les tempestes, & les orages.

Le Soleil & la Lune sont encore les sujets de leur adoration: ils les reverent comme les sources de la lumiere, & les causes de la generation icy bas; mais ils croient vne plus grande Divinité qui les domine; car quand ils voyent que l'un ou l'autre de ces Astres souffre l'eclipse, ils disent que le Prince du Ciel les a condamnez à mort, & que la crainte du supplice ternit ainsi leur lumiere. Alors ils prient ce Prince souverain de leur faire grace, & de n'éteindre point ces célestes flambeaux, qui sont si nécessaires à leur vie. Ils disent que le Soleil est un homme, & que la Lune est vne femme. Leur croyance

tient Ciel pour Createur de tout ce qui paroît à nos yeux , & des choses invisibles. Ils l'expriment ainsi par la premiere lettre de leur alphabet , telle que nous l'avons cy-devant marquée , & assurent que par dessus ces voûtes celestes habite vn immortel Gouverneur , qu'ils nomment *Laocon Tzantey*, c'est à dire Gouverneur du Grand Dieu : ils le qualifient incréé, incorporel , éternel , & tout esprit , l'adorent avec vn culte extraordinaire , & luy attribuent le soin des choses supremes : avec lequel ils en placent vn autre de même nature, appelé par eux *Cansay*, qui a receu du premier le gouvernement de cette partie du ciel qui regarde la terre , & tient en sa main puissante la mort & la vie des hommes. Ce second a trois suppôts sous luy , tous trois esprits de même que les premiers : ils les appellent, *Tanquam*, *Teiquam*, *Tzuquam* : ce sont les aides & assistans de son grand ministere pour les choses de ce bas monde : car le premier qui est *Tanquam*, est vne divinité aquatique , ou plutôt le Fontainier du monde : il a la charge des pluyes , & son plus grand exercice est de fournir d'eau
à la

à la terre. *Teiquam* d'écend plus bas vers nôtre region inferieure : il preside à la naissance des hommes , commande aux guerres , ordonne les semailles , & fait produire à la terre les fruits qui nourrissent les hommes , & les bêtes qui y habitent. *Tzuquam* est leur grand Neptune : il occupe son loisir à l'intendance des mers, retient ou pousse, comme il luy plaist, la fureur des ondes , commande aux tempêtes, & a vn soin particulier de ceux qui navigent : aussi toutes les gens de marine l'adorent, les Pesccheurs luy font des sacrifices, les Matelots luy font des vœux , & les Nautonniers au retour de leurs navigations luy dressent des jeux , & representent des Comedies en l'honneur de son nom.

Or parmy les abominations de ce faux culte des Chinois, on apperçoit quelques traces & des vieilles marques à demy effacées d'une meilleure Religion : car dans la diversité de leurs simulacres , ils en ont vn qu'ils tiennent en singuliere reverence, sa forme est humaine & majestueuse : de ses épaules sortent trois têtes égales & semblables , qui se regardent sans cesse l'une l'autre , pour donner à

entendre qu'elles n'ont qu'un même vouloir. Ce qui pourroit être pris pour quelques vestiges du mystere de la tres-sainte Trinité, que le bien-heureux Apôtre Saint Thomas leur a presché autresfois : lors qu'allant aux Indes Orientales, ou le Martyre qu'il souffrit couronna sa vie d'un Diademe immortel, il passa par la Chine, ainsi que le rapportent les anciennes Escritures des Armeniens: Mais trouvant les Chinois grandement occupez aux guerres, il passa outre, après leur avoir brièvement expliqué les veritez de l'Evangile. Dans le même Temple, ou certe image à trois têtes est adorée, ils reverent des peintures qui ne sont pas dissemblables à celles des douze Apôtres. Les Chrêtiens qui prirent garde à ces représentations, interroguerent les naturels Chinois, quels hommes avoient été ces douze Apôtres, & n'eurent point d'autre réponse, sinon que ces douze personnages avoient été des grands Philosophes, qui avoyent si ardamment embrassé la vertu en ce monde, qu'elle les avoit apres leur mort enlevez au Ciel, & fait Anges d'iceluy. Pour un troisième témoignage qu'ils

qu'ils ont eu autre-fois quelque rayon de la verité Chrestienne, ils reverent encore dans le même nombre de leurs sacrées peintures, l'image d'une femme parfaitement belle, qui tient vn enfant entre ses bras, qu'ils disent qu'elle enfanta sans violer sa virginité, & dont la conception & la naissance ne furent point tachées d'aucun peché, ils n'en sçavent pas d'avantage. Le double nuage de l'ignorance des saints livres, & du peché, de l'idolatrie, leur a caché le reste. Neantmoins toutes ces marques expliquées par la bouche eloquente de quelque pieux & fervent Chrétien, leur pourroit être vn reproche de n'être plus ce qu'ils ont été, & ne seroit pas vn moyen inutile pour faire reüssir les soins qu'on emploieroit à leur salut, outre que l'excellence de leurs esprits capables de raison, en donneroit l'accez plus libre : & leurs oracles même tiendroient la main à de tels ouvriers, pour ayder à leurs bons desseins : car ils ont vne Profétie qui dit ; *Que du côté de l'Occident leur doit venir la vraye loy, laquelle les enleva au Ciel pour y être faits Anges.*

Certes, la Cour de la Chine nous seroit

vn agreable sejour dans la conversation des Courtisans doctes & doüez d'un tres-excellent esprit, & parmy les honnestes recompenses qu'on y donne à la vertu, mais le faux culte des Idoles, & les abominables superstitions qui s'y commettent, nous forcent de la quitter. Il est doncques tems d'en partir, pour tourner ailleurs nos pensées, & employer nos labeurs à vne plus sainte occupation. Nous le ferons avec la divine assistance de celuy, qui a conduit nos ouvrages : apres que nous aurons dit les ceremonies, qui se font à la mort & aux funerailles des Princes souverains de cette grande Monarchie. Quand leur Roy est mort, ils lavent son corps dans des eaux aromatiques, parfument ses habits Royaux, & le vetent le plus somptueusement qu'il le fut jamais pendant sa vie, l'asséent dans son Thrône, afin que toute la Cour luy vienne rendre les derniers devoirs, & deplorer sa perte. Les premiers qui se presentent sont les Princes ses enfans, s'il en avoit : apres eux la Reyne sa femme, & les plus proches de ses parens : ils se mettent tous à genoux devant son corps, y demeurent quelque tems, & puis

& puis se retirent les larmes aux yeux , & les souspirs en la bouche. Le Chancelier, ou President de son Conseil , accompagné de tous les Conseillers d'Estat, y rend les mêmes honneurs funebres : tous les Courtisans & les domestiques de la Maison Royale aussi à genoux devant le mort , pleurent la perte de leur Seigneur. Cette triste ceremonie achevée : ils dépouillent le corps de ses precieux habits & du Trône , le mettent dans vn cercueil (c'est l'ordinaire passage des pompes du monde, de leur grandeur à la mort) fait d'un bois riche & odoriferant , fermé & serré en telle façon , que l'air n'y puisse point entrer : ils le posent sur vne table , au milieu de la Chambre Royale, parée & tendue le plus somptueusement qu'il est possible : étendent au-dessus vn linge blanc , trainant iusques à terre , sur lequel le pourtrait du Roy defunt est peint au naturel. L'antichambre est aussi parée superbement , & dans elle plusieurs tables sont dressées, avec grand nombre de cierges funebres, parmy lesquels on sert vne grande quantité de viandes pour les Prêtres & les Religieux Chinois, qui viennent chanter à la

mode, prier, & faire des sacrifices pour le repos de celuy, qui est mort dans les eternelles inquietudes. A ces vaines devotions, ils adiou-
tent plusieurs forcelleries, apportent sur le cercueil vn grand nombre de petits papiers peints, desquels ils bruslent vne partie là même, attachent le reste à la biere avec des petites cordelettes, les demenent & meuvent sans cesse, avec des cris & des hurlemens si effroyables, qu'il est mal-aisé de les ouïr sans terreur : ils disent que par cette forcenée façon de secourir les morts, ils envoient l'ame du Monarque deffunt dans le Ciel au nombre de celles qui sont bien-heureuses. Ce tintamarre, ou charivary spirituel des Prêtres de la Chine, dure l'espace de quinze jours, apres lesquels on conduit le corps du Roy autombeau : le convoy se fait en cette sorte : Devant le corps marchent tout autant de Prêtres & Religieux Chinois, qu'ils s'en trouve à la Cour : ils portent en leurs mains des chandelles allumées : les parens du Prince suivent le convoy, vêtus austerement de ducil : ils ont des grands sayes de laine poissez contre la chair, & sanglez autour des reins avec des
cordes,

cordes; leur tête simplement couverte de gros bonnets de laine à grands bords, comme les chapeaux à la mode, qu'on porte en nos contrées sur la fin de cette année mil six cens vingt cinq, ce qui est étroitement observé: car à la Chine le deuil ne consiste pas seulement à la mine, il passe au-delà des larmes & des soupirs, qui ne se font que par bien-seance. Les plus grands, pour bien observer le deuil de la mort d'un pere ou d'une mere, se privent de leurs charges: & les Vice-Rois en pareille tristesse, remettent entre les mains du Roy les gouvernemens qu'ils en avoient eu: le faire autrement n'est pas moins honteux & impie, qui y seroit en nos contrées à un fils de rire, dancer, & se réjouir publiquement de la mort de son pere. Le Conseil avec les honorables marques de sa dignité, marche immédiatement apres ceux-là: & tous les Officiers de la Maison Royale & de la Cour y assistent en l'ordre, & selon le rang de leurs charges. En cette pompe le corps du Roy defunt est conduit au tombeau, mais non pas enterré sans suite. Ils brûlent en le mettât là, les peintures de plusieurs esclaves,

d'un grand nombre de chevaux, d'un tas d'or & d'argent, & de quelques piéces de soye, qu'ils croient suivre le mort en l'autre vie. A la verité, si ces brûlemens en pourtrait sont des marques des folles superstitions des Chinois, ils le sont aussi de la douceur de leurs esprits, plus humains que ceux de quelques barbares leurs voisins, & des peuples qui ont esté les nôtres, lesquels brûloient réellement à l'enterrement de leurs Princes, les femmes & les hommes qui les avoient servis, & iettoient prodigement dans le feu l'or, l'argent, & les pierreries qu'ils trouvoient dans leurs coffres. Ce leger embrasement achevé, & les peintures reduites en cendres, ils descendent & enferment dans un peu de terre celui, qui commandoit à un monde d'hommes & de pays : qui pouvoit couronner sa tête de quinze Diademes : car les Provinces de la Chine, qui sont ce nombre là, sont en grandeur & en bonté tout autant de Royaumes : & en ce faisant, reduisent en poudre la plus grande & plus éclatante pompe du monde. Et certes, puis que toutes les choses de la Cour & de la terre ne sont que poudre, quel de pou-

dre

dre ont été formées les plus belles & nobles parties de l'univers, les hommes qui sont les Roys du monde, en les descendant au tombeau, on met la poudre dans la poudre. Pour leçon aux Souverains Monarques, que dans leurs superbes Trônes, la Couronne & le Manteau Royal couvrent seulement vn tas de terre animée, & vn monceau de poudre vivante: s'ils n'ont le courage grand, l'ame genereuse, & l'esprit pieux: alors par ces Royales & excellentes qualitez, ils tireront leurs noms de la poudre de l'oubly: & si par la commune loy de la nature, le corps qui n'est que poudre, descend dans la poudre, l'esprit qui ne fut jamais poudreux, ira recevoir au Ciel les immortelles Couronnes que meritent les Roys magnanimes & pieux.

F I N.



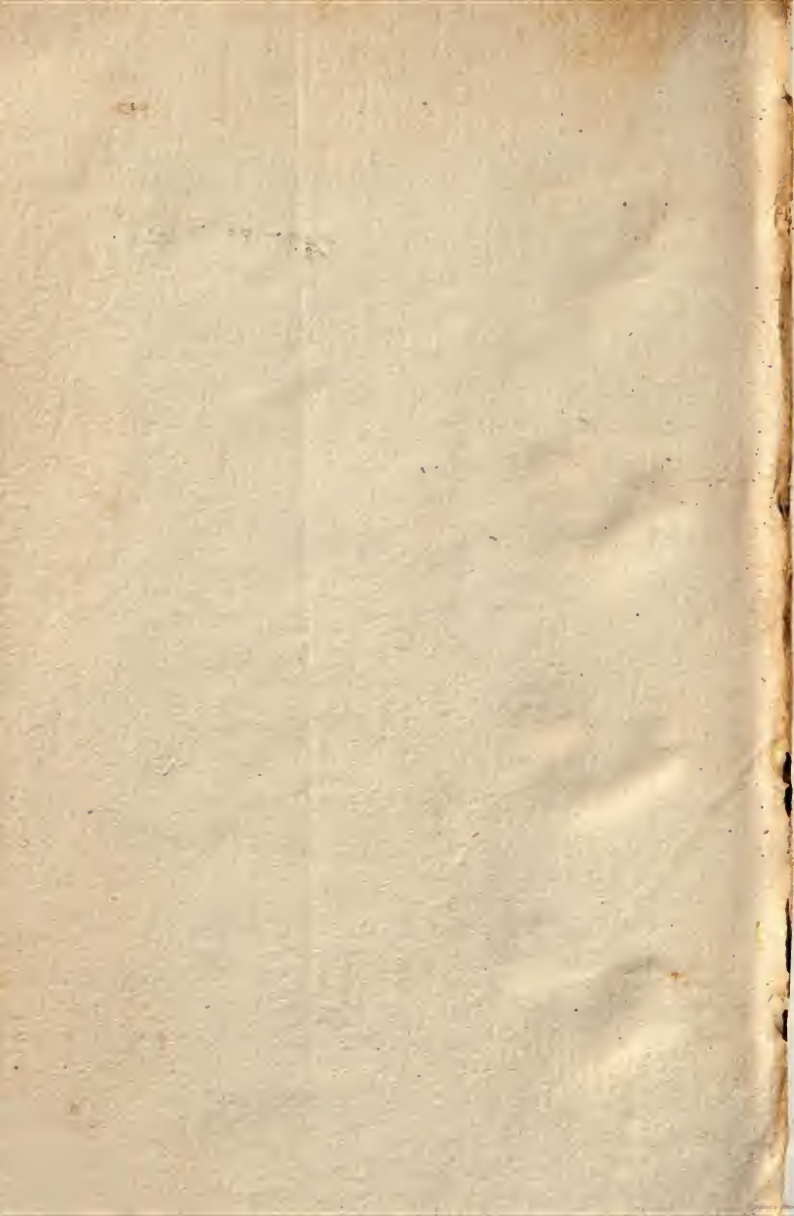
A011475172

L: 239









BIBLI
VIII